N° 242 — 1er Sept. 1938

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE

24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards

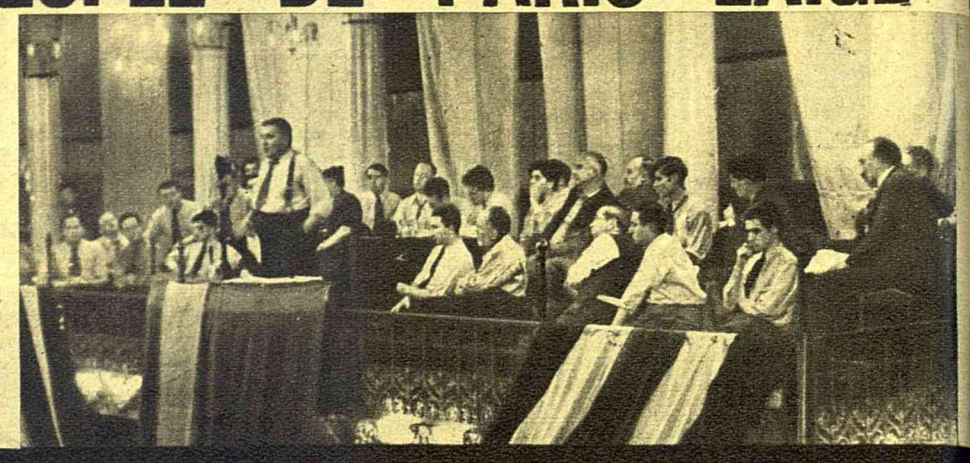
A.H.N.
S. GUERRA CIVIL

La France du travail défend les 40 HEURES

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES

LE PEUPLE DE PARIS EXIGE

Une vue de la salle Wagram où des dizaines de milliers de travailleurs se sont réunis vendredi à l'appel de la C.G.T., pour la défense des lois sociales.



A la tribune, salle Wagram, Racamond parle devant le micro. Derrière lui, les représentants des grandes organisations syndicales et du Front Populaire.

L'indignation du peuple de Paris est à son comble lorsque Avenue de Wagram la garde républicaine à cheval essaye de disperser la foule.

La foule qui n'a pu entrer dans la salle, manifeste avec enthousiasme dans l'avenue de Wagram au cri de « N 40 heures ».

Hénaff, secrétaire de l'Union des syndicats à la tribune de Wagram.

A Lyon, 50.000 travailleurs manifestent leur volonté de défendre les 40 heures. On signale 30.000 manifestants à Valenciennes, 10.000 à Montlucon, 30.000 à Lille, 5.000 à Denain, etc.

AU moment où nous écrivons ces lignes, à la veille du Conseil des Ministres, nous ne savons quelle attitude le gouvernement va prendre finalement devant les quarante heures. Ce n'est pas le tout d'affirmer verbalement l'intangibilité de la loi pour ensuite directement ou par des grignotages successifs essayer de la vider de sa substance.

Les masses laborieuses viennent de montrer à travers tout le pays, au cours de meetings vibrants et de puissantes manifestations, qu'elles n'étaient pas disposées à se laisser déposséder des justes lois sociales. Ceux qui chaque jour proclament la mort du Front Populaire, les oligarchies financières qui inspirèrent le discours de M. Daladier devront déchanter. Si certains hommes ont oublié le serment qu'ils prêtèrent le 14 juillet 1935, la classe ouvrière, les classes moyennes, dont il incarne les espérances, sauront, par leur union, déjouer toutes les manœuvres. Quelle joie pour nous d'avoir vu tout au long de cette semaine militants syndicaux, communistes, socialistes, radicaux, agir aussi fraternellement et énergiquement qu'aux premières heures du Front Populaire. Il fallait vivre l'atmosphère du meeting et autour du meeting de Wagram pour comprendre qu'il est impossible de revenir en arrière. Au surplus, hautement consciente de ses responsabilités et de la situation, la classe ouvrière par la voix de ses militants les plus autorisés ne s'est jamais refusé aux sacrifices nécessités par les besoins de la défense nationale, qui incarne à leurs yeux de plus en plus la défense de la liberté contre le fascisme et sur ce sujet elle n'a à recevoir de leçons de personne.

Mais il s'agit bien de défense nationale pour les grands capitalistes qui inspirèrent M. Daladier ! En vérité, ils ont juré la fin des 40 heures, parce qu'elle les empêche de réaliser de plus grands bénéfices. S'il n'en était pas ainsi, ils ne saboteraient pas la production comme en fait foi le volumineux et écrasant dosiser déposé par la C. G. T. entre les mains du Président du Conseil depuis de longues semaines, et que celui-ci aurait bien fait d'ouvrir avant de se livrer à sa violente diatribe.

Non, le peuple de France ne sera pas dupe du chantage à la défense nationale de ceux qui placent leurs intérêts de classe au-dessus des intérêts de la Nation. Il sait qu'au contraire pour assurer la sauvegarde de notre pays il doit, uni plus profondément encore, exiger le respect de ce qui a été réalisé et la poursuite de la réalisation du programme du Front Populaire pour laquelle il demande la convocation du Parlement.

Dans la mesure ou on maintiendra haut et ferme le drapeau du Pain, de la Paix, de la Liberté, la France sera défendue !

Cela le Peuple le sait, il vient de le clamer encore et il saura faire respecter sa volonté.

La délégation de « Regards » apporte des fleurs sur la d'Henri Barbusse. On voit au second plan, les drapeaux garde d'honneur, et la foule des délégations venues p taines honorer le grand défenseur de la Paix et de la

Le 27 août, M. Daladier a reçu les délégués du Rassemb Populaire, parmi lesquels on reconnait ici Albert Bayet mousseau, et Racamond.

© Archivos Estatales, mecd.es

ESPECT DES LOIS SOCIALES

25 août ont eu lieu en banlieue de nombreux meetings du parti communiste. Une ule ouvrière s'y pressait : 25.000 à Boulogne, 5.000 à Ivry, 6.000 à Issy, 3.000 à ontreuil, à Noisy, à Saint-Denis, etc. Ci-dessus : une vue du meeting de Mon- euil où Jacques Duclos, vice-président de la Chambre, (en médaillon) a parlé au nom du parti communiste.

A l'issue de la réunion de la Commission administrative de la C. G. T. qui vient de prendre position ur le discours de M. Daladier, Racamond, secrétaire de la C. G. T., dicte un communiqué à la presse.

Le Comité National du Front Populaire, qui s'est réuni le 25, a manifesté sa volonté unanime de maintenir le Front Populaire et de défendre les lois sociales. Une délégation s'est rendue à la Présidence du Conseil. On voit ici, pendant la réunion : de droite à gauche, Léon Mabille, de « Paix et Liberté » ; Racamond, secrétaire de la C. G. T. ; Laurent, secrétaire de la Fédération des fonctionnaires ; Gouyer, secrétaire de la C. G. T. ; Paul Faure, secrétaire du P. S. ; Henaff, secrétaire de l'Union des

A Ivry, un groupe de ceux qui entendent défendre les lois sociales. Au centre, ci-dessous, la foule d'Ivry, n'ayant pu, toute entière, entrer dans la salle, écoute dans la cour et dans la rue.

Au moment ou se deroulent les plus violentes attaques contre l'œuvre du Front Populaire, le peuple de Paris a montré son attachement au souvenir de Barbusse, qui fut l'un de ses ardents promoteurs en venant en foule saluer sa tombe au Père-Lachaise, pour le III ème anniversaire de sa mort. Parmi les délégations on pouvait voir celle de « Regards ». Notre photo montre Henri Babusse le

© Archivos Estatales, mecd.es

LE RACISME EN ITALIE

LES DESCENDANTS DE LA LOUVE ROMAINE SONT-ILS DEVENUS DES ARYENS BLONDS ?

par Edith THOMAS

LES Juifs, disait-on au moyen âge, empoisonnaient les puits : c'était un moyen d'expliquer la peste. Vers Pâques, le bruit courait périodiquement qu'ils dévoraient le cœur d'un petit enfant mort : ce sont de ces calomnies salutaires qui détournent l'attention. Aujourd'hui, quand le fascisme ne sait plus qui accuser de sa propre détresse, c'est encore le Juif qui est coupable de tous ses maux : le fascisme tire ses sources idéologiques du plus absurde moyen âge. Après Hitler, et le copiant sensiblement, voici donc Mussolini qui s'en prend aux Israélites. L'axe Berlin-Rome a de ces exigences...

La campagne a commencé bruyamment, le 15 juillet, par la publication d'un nouveau Décalogue, résultat des longues veilles et des vastes travaux d'une équipe de ces prétendus savants qu'on trouve toujours partout pour justifier n'importe quoi. « L'antique pureté du sang est le plus grand titre de noblesse de la Nation », déclarent ce jour-là, dans le plus pompeux des styles, les journaux italiens. Cette découverte magnifique, faite sous l'égide et les conseils du ministère de la Culture, dégage « scientifiquement » les dix affirmations suivantes où les évidences élémentaires et les absurdités métaphysiques se mêlent de façon assez curieuse. Il faut faire avaler la pilule. On proclame donc :

1° **Les races humaines existent;**

2° **Il existe de grandes et de petites races.**

Ce qui, ajoute-t-on, ne signifie pas, a priori, qu'existent des races humaines supérieures et inférieures. Cette restriction, dans le but évident de montrer « l'impartialité » et « l'objectivité » de découvertes qui se prétendent scientifiques.

3° **Le concept de race est un concept purement biologique.** Donc l'ignorant des « concepts biologiques » se doit d'y croire. Et comme la première affirmation tombe sous le bon sens, que la seconde ne paraît rien établir à priori, il peut supposer que les autres présentent de semblables garanties incontrôlables pour lui.

4° **La population de l'Italie actuelle est d'origine aryenne. Sa civilisation est aryenne.** Voilà.

5° **L'apport des envahisseurs dans les temps historiques est une légende.** Mais toute l'histoire de l'Italie prouve que c'est une réalité.

6° **Il existe désormais une race italienne pure.** Désormais, à partir d'aujourd'hui, par décision ministérielle.

7° **Il est temps que les Italiens se proclament franchement racistes, d'un point de vue biologique et sans intention philosophique et religieuse.** Et comme ce terme d'aryen est, après tout, bien gênant, qu'il évoque une haute stature, des yeux bleus et des cheveux blonds et qu'il est difficile de transformer d'un coup de baguette ce peuple brun en nordiques blonds, on ajoute : **« La conception du racisme en Italie doit être essentiellement italienne et sa direction ariano-nordique. Ce qui ne veut pas affirmer que les Italiens et les Scandinaves soient semblables. »**

8° **Il faut faire une distinction nette entre les peuples méditerranéens et occidentaux d'Europe et les orientaux et africains, de l'autre.**

9° **Les Juifs n'appartiennent pas à la race italienne.**

10° **Les caractères physiques et psychologiques purement européens des Italiens ne doivent être altérés en aucune manière.**

Les « savants » italiens n'ont plus, désormais, qu'à développer ces thèmes. Il y faudra, certes, beaucoup d'ingéniosité : la théorie aryenne est une invention du comte de Gobineau, revue et corrigée par un Anglais naturalisé Allemand, H. S. Chamberlain. D'après eux, seuls les Aryens — et seuls les Nordiques blonds, dolichocéphales, et aux yeux bleus, ont droit à ce titre — ont contribué au développement de l'humanité. Comme les habitants de l'Allemagne et Hitler lui-même ne correspondaient pas à ce type, il a bien fallu déjà modifier quelque peu cette théorie. Et l'on ne sait plus du tout s'il s'agit d'un groupe ethnique, d'une ascendance commune, d'une unité métaphysique : tout cela se perd, en effet, dans une brume très nordique que le « concept biologique » des dix points italiens se garde bien, et pour cause, de préciser.

Ce qu'il est facile de prouver, c'est que l'Italie, au contraire de l'affirmation contenue dans le cinquième point, a été l'une des contrées d'Europe où, depuis la chute de l'Empire romain, n'ont cessé de déferler les invasions. L'invasion dite « barbare » s'est prolongée, en Italie, beaucoup plus longtemps qu'ailleurs. Puis sont venus les Huns, les Arabes, les Ostrogoths, les Lombards, les Normands, les Allemands, les Français, les Espagnols, les Hongrois, les Turcs, et j'en oublie. Tout le monde y est passé. Tout le monde y est resté : les guerriers, les poètes, les artistes, les marchands, les amants. Que reste-t-il de la « race aryenne », dans tout cela, et même de cette distinction entre les peuples méditerranéens, occidentaux et orientaux, bien loin déjà de Gobineau ? De cette complexité, de ce brassage, de ce contact est sortie une civilisation qui fut longtemps l'une des plus séduisantes et des plus largement humaines. Et c'est précisément cette leçon que l'Italie donnait au monde, qu'on voudrait lui faire oublier aujourd'hui.

◆

Devant l'absurdité des dix points, la presse italienne, insuffisamment préparée (et cela me paraît une grande erreur de la propagande), n'a pas su tout de suite quelle attitude prendre et sur quel ton chanter le chœur qui convenait. Sagement, le « Corriere della Sera » et les autres journaux se tiennent cois, se contentant de publier le Décalogue et attendant, sans doute, des instructions ultérieures. On ne crée pas si facilement de l'ariano-nordique en Italie. Il y faut une certaine préparation.

Mais le « Popolo d'Italia », journal de la famille Mussolini, donne le la. Ce n'est pas difficile, il faut dire : « Ce problème — c'est là un point à préciser — n'est pas nouveau pour le fascisme. La race italienne, avec ses propres caractères physiques et psychologiques, est d'origine aryenne. Son type « nordique » la distingue de toutes les autres races extra-européennes et particulièrement africaines. Il est grand temps que les Italiens se proclament franchement racistes. »

Des arguments, point trop n'en faut. On risquerait de dire des sottises trop évidentes. Et les journaux italiens de répéter, au mépris de toute l'histoire : « L'Italie, depuis plus de 1.000 ans, n'a pas été envahie. Une race italienne existe. Il est grand temps que les Italiens, etc... »

Mais des rédacteurs oublient qu'il ne doit s'agir que d'un concept biologique, ils parlent de coutumes, de tradition, de langue. O confusion! On raconte alors des histoires juives, c'est moins délicat. Si l'on n'en est pas encore au meurtre rituel et aux puits empoisonnés, il ne faut pas désespérer, cela viendra. Le professeur Luigi Castoldi, directeur de l'Institut d'Anatomie Humaine à l'Université de Cagliari, écrit des lettres enthousiastes sur la démonstration de la pureté de la race et sa conservation. Le professeur Nicola Pende entonne un chant lyrique sur le type romano-italico-biologico-spirituel qui se serait conservé intact depuis la fondation de Rome et la Louve.

Le « Giornale d'Italia » en perd tout à fait la tête. Pour la défense de la race, il faut s'attaquer au col dur, mais aussi au col mou, à la cravate, à l'écriture penchée, toutes marques non racistes de l'invasion étrangère. Le texte vaut la peine d'être cité : « Le col, surtout, s'il est dur, et la cravate, exercent sur le cou une pression qui déterminent inévitablement un ralentissement de la circulation du sang... Adopter l'écriture droite romaine, abolir l'usage du col et de la cravate, et retourner aux anciennes coutumes romaines, voilà deux grands signes d'intelligence raciale. »

Il fallait aussi prouver, et cela n'était pas le moins difficile, que le racisme n'est pas une imitation hitlérienne, mais a toujours existé dans les intentions secrètes de Mussolini. Aussi s'efforce-t-on de faire oublier certaines conversations de Mussolini et d'Emil Ludwig où le premier déclarait en 1932 « qu'il n'y a pas de races pures et que l'antisémitisme en Italie ne peut pas exister ». On cherche au racisme des lettres d'antiquité et de noblesse dans les discours de Mussolini. C'est une surenchère de servilité et de sottise : dans le « Corriere della Sera » du 6 août, on relève : « En réalité, le racisme italien date de 1919. » Et, dans la colonne à côté, en gros titre : « Le cri d'orgueil de la race lancé pour la première fois en 1917... » Décidément, l'origine même n'est pas encore fixée.

(*Voir suite page* 22).

SI les circonstances étaient moi graves, on pourrait s'arrêter aux tés humoristiques des faits qui marqué le début de la semaine nière.

Des ministres intrépides avai formé le projet d'escalader le m Blanc. Mais la montagne leur fit grimace, ils inaugurèrent, à 3.000 ce qui devait l'être à 4.000 et red cendirent, quelque peu transis par vent et les grains, vers les plain paisibles.

L'un d'eux, M. Frossard, rentra à Paris par train de nuit. Sur le quai, dans l'aube grise et fumée, une forme replète l'attendait : c'était M. madier qui lui dit tranquillement : « Mon cher, faut démissionner. » D'un coup, la fraîcheur saisit aux épaules le ministre des Travaux Publi Descendu d'une cime, il fallut descendre d'une au où l'on aime tant à rester : le pouvoir.

Non moins réfrigérés furent nos amis ouvrier Trois cent cinquante mille d'entre eux, bronzés soleil des vacances, débarquaient à peine à Pa qu'une voix méridionale, à la diction martelée, b tale même, heurtait leurs oreilles :

« Il faut, proclamait cette voix menaçante s tant des hauts-parleurs, qu'on puisse travailler pl de quarante heures et jusqu'à quarante-huit h res, dans les entreprises qui intéressent la défen nationale. Il faut que toute entreprise qui en a besoin puisse disposer non plus de quarante heu de travail par semaine, mais des heures de t vail nécessaires à son activité. »

Jules le métallo et Paul l'employé, à l'écou se regardèrent :

— *Eh ben! mon vieux. Pour une rentrée !...*

Cependant, la grosse voix continuait :

« Il faut permettre à toutes les entreprises qui peuvent de travailler davantage, les heures supp mentaires n'étant plus payées à un taux pro bitif comme aujourd'hui, mais selon un taux r sonnable qui ne devrait pas dépasser en moyen 10 %... »

La voix était celle de M. Daladier, préside du Conseil.

La réaction des « congés payés » fut prompte

— *Finies les vacances! Il va s'agir de se défend*

La protestation des masses populaires a été, effet, unanime, immense. Et l'on a vu comment organisations du Rassemblement populaire se so immédiatement réunies, concertées, pour dire « Halte! » à l'assaillant.

Mais quel est donc le fond de l'affaire? A croire le Président du Conseil, l'abrogation 40 heures est une condition de la prospérité nat nale et, par suite, une condition de la sécurité fr çaise. C'est cette assertion singulière, chaleureu ment approuvée par la presse réactionnaire, q nous voudrions ici réduire à néant à l'aide de qu ques faits précis.

Mais, d'abord, comment ne pas relever une c constance significative : *c'est dans l'Allemagne h lérienne que les projets de M. Daladier ont r contré l'approbation la plus délirante.*

Le *Völkischer Beobachter*, organe officiel du pa nazi, a publié un article dont il convient de rappe les termes :

« Le fait que la semaine de quarante heures va ê supprimée en France, libère l'économie d'une de ces u pies de l'après-guerre. Plus ces utopies disparaiss rapidement, mieux cela vaut et plus les peuples pourr collaborer à des œuvres pacifiques.

« Par l'abolition de la semaine de quarante heu la France se place sur le terrain des réalités. Nous n réjouissons de la voir prendre cette position et nous pérons que cela permettra entre nos deux pays une c laboration constructive. »

Tiens! Tiens! Si les nazis (qui sont allés t vite en considérant l'affaire comme réglée) appr vent l'abolition des 40 heures, c'est donc qu'elle peut renforcer la puissance de la France, que Hitler a pour but essentiel d'abattre... Le bon s le plus élémentaire l'indique.

Mais laissons les loups et revenons à nos m tons.

Ainsi donc, selon M. Daladier, 40 heures ne s fisent point ? Laissons parler les faits.

Dans l'alimentation (raffineries, biscuiteries, c colateries, confiseries, etc.), le personnel ne fait 32 à 36 heures par semaine.

Dans les grands magasins, les licenciements multiplient à tel point qu'il y a eu, récemment, manifestations d'employés dans la rue. Et les mes refusent d'ouvrir les locaux de vente le lu comme elles viennent d'y être autorisées.

Dans la verrerie, les usines ne font que 30 à heures par semaine, beaucoup sont fermées.

Dans le bâtiment, savez-vous combien le Syndi Parisien enregistre de chômeurs ? 26.000 co 19.000 en juillet 1937.

Il y a mieux. Vous avez suivi, dans la presse, péripéties du conflit des dockers de Marseille. aconiers ont voulu obtenir le droit de faire vailler les dockers le dimanche et la nuit. Ils af ment donc les 40 heures insuffisantes. Or, j'ai

© Archivos Estatales, mecd.es

Le 14 juillet 1935, Paris célébra de façon inoubliable le triomphe du Front Populaire. A cette occasion, M. Daladier, que l'on voit ici défilant aux côtés de Racamond et des élus socialistes et communistes, fit à « Regards » cette déclaration que nous rappelons ici :

« Le Front populaire répond à une réalité dans le pays. Comme à toutes les époques où la liberté est menacée par les factions, les républicains mettent un terme à leurs divisions ou à leurs polémiques subalternes afin de défendre dans une étroite union les droits de l'homme et du citoyen.

« Le Front populaire a été la protestation spontanée des masses contre les idées, les méthodes et les prétentions de la vieille réaction arborant cette fois les couleurs du fascisme. C'est pourquoi il groupe pour cette œuvre nécessaire de défense républicaine les partis de gauche et ceux de l'extrême gauche, la paysannerie et les classes moyennes aux côtés des grandes organisations ouvrières.

« Mais il est nécessaire que le grand mouvement populaire — la défense de la liberté une fois assurée, sur le terrain politique — entreprenne avec vigueur une œuvre aussi indispensable de libération sociale. »

On était loin à cette époque du discours que M. Daladier vient de prononcer contre les 40 heures!

La France du travail défend les 40 HEURES

par Fernand FONTENAY

sous les yeux le texte complet d'une lettre adressée à M. Ramadier par M. Capgras, président du Syndicat national des exportateurs de fruits et primeurs. Voici ce qu'on y peut lire :

« Notre trafic avec l'étranger baisse tous les jours dans notre profession. Nous allons, cette année, perdre plus de 50 %, et cela est de l'ordre de 300.000 tonnes de moins à décharger et à manutentionner dans les ports. Les dockers vont travailler un jour par semaine, et pas tous... »

Dans ces conditions, combien apparaît exorbitante la prétention d'abroger les 40 heures !

Notre confrère l'*Humanité* a publié des dizaines de cas, constatés dans les usines les plus diverses, établissant qu'on y fait moins de 40 heures.

On pourrait, en effet, accumuler les exemples; ils expliquent pourquoi la C.G.T. proclamait, le 22 août :

« Il est illogique de réclamer l'allongement de la durée légale du temps de travail au moment où le patronat s'occupe le personnel, dans de nombreuses usines, que 30 ou 35 heures par semaine et multiplie les licenciements massifs ».

— Alors, diront certains, la position du patronat et de M. Daladier est incompréhensible !

— Hélas! elle n'est que trop aisée à concevoir, au contraire. Et ici, nous touchons au fond de l'affaire, qui tient en cette simple formule : « Le grand patronat cherche à réduire ses prix de revient pour accroître ses profits. »

— Et quel rapport avec l'abrogation des 40 heures?

— C'est fort simple. Supposez une usine occupant 400 ouvriers qui font 40 heures, soit 16.000 heures par semaine. On peut dire, en gros, qu'avec les 48 heures, 330 ouvriers suffiront. Si, effrayés par les licenciements dont ils voient la corporation menacée, ces 330 ouvriers acceptent un salaire horaire réduit, l'employeur réalisera sur ses frais de production une économie importante.

— Mais il y aura 40 chômeurs.

— C'est l'Etat qui les subventionnera, ce n'est pas le patron! Et celui-ci, plus il y aura de chômage, plus il pourra espérer que les ouvriers encore occupés se résigneront à des salaires toujours plus bas.

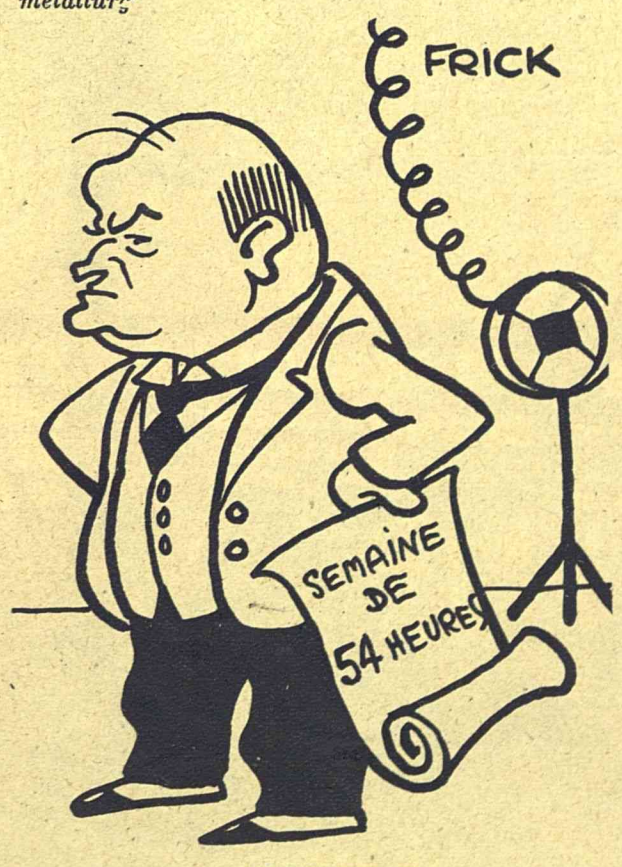
Tel est, évidemment ,simplifié à l'extrême pour la clarté de la démonstration, le mécanisme de l'opération qui vient d'être tentée. On conçoit l'indignation des travailleurs.

Mais n'esquivons aucune objection. On pourra dire (et c'est bien là-dessus que comptait le Président du Conseil) : cette politique est cruelle, mais elle est nécessaire à la prospérité de l'industrie dont les prix de revient actuels sont trop hauts.

Rien de plus faux. Pour s'en faire une idée, reportons-nous aux statistiques publiées à la fin de cet article et montrant les bénéfices de quelques sociétés.

Qu'en dites-vous ? Ne croyez-vous pas que, si le prix de revient doit être abaissé, il peut l'être d'abord par une réduction des dividendes ?

Au surplus, la diminution du prix de revient et l'accroissement de la production ne nécessitent nullement de plus longues journées de travail. *La C.G.T. et ses Syndicats l'ont abondamment démontré, notamment en ce qui concerne les mines et la métallurg'*



REMINISCENCE

— Front populaire... Front populaire ? C'est bizarre, il me semble bien avoir déjà entendu ce nom-là quelque part...

Nous ne pouvons nous y attarder ici, qu'il suffise de mentionner que les syndicats ont préconisé à cet égard *l'amélioration du matériel et de l'organisation du travail.*

Mais certain patronat préfère la solution la moins coûteuse et la plus paresseuse : l'allongement de la journée.

Ainsi, dans ce débat capital, ce sont les ouvriers qui représentent à la fois l'*humanité et le progrès*, et c'est le capital français qui s'avère inhumain et rétrograde.

La cause est donc entendue.

Mais nous ajouterons ceci : en défendant les 40 heures, les ouvriers servent les classes moyennes. Les 40 heures abolies, c'est la plaie du chômage qui s'étend, c'est le commerce qui tombe dans le marasme, ce sont les produits de la terre qui se vendent moins, c'est la misère qui s'étend partout.

Et la première brèche dans les lois sociales serait le signal d'autres atteintes. Que direz-vous, milliers d'hôteliers, petits commerçants de provinces, transporteurs, si, l'an prochain, les congés payés n'étaient plus qu'un souvenir ?

En défendant les 40 heures, le Front Populaire sert la France.

La vigilance populaire ne se relâchera pas. C'est d'elle que tout dépend.

BENEFICES DE QUELQUES SOCIETES

	Exercice 1936	Exercice 1937
	(En millions de fr.)	
Docks de l'Ouest (alimentat.)	4.542.356	5.141.380
Banque Internationale de Commerce	409.617	1.195.684
Cie des Chemins de Fer départementaux	1.962.587	2.066.843
Forces motr. de la Truyère	21.318.658	29.216.841
Houillères de Rochebelle	2.701.235	3.439.981
Mines de Roche-la-Molière et Firminy	2.281.382	6.915.471
Mines de la Grand'Combe	3.290.516	4.401.308
Mines de Denain-Anzin	3.375.127	5.356.866
Prod. chimiques Kuhlmann	28.794.723	34.215.107

© Archivos Estatales, mecd.es

J'ai vécu la vie des pêcheurs

UN GRAND REPORTAGE DE Louis GERIN

Il y a trois jours que nous avons quitté Saint-Malo. La maison, les parents, la femme, les enfants, la terre natale, tout cela qui rend plus douce la vie des hommes a disparu derrière l'horizon marin, pour toujours peut-être ? ...Maintenant, nous voguons en plein Atlantique, route au Nord-Ouest, vers les mers hostiles de la froide Islande, vers l'Inconnu plein de dangers et la grande aventure... Autour de nous, il n'y a plus que le vent, le ciel gris, sans limite, et la mer glauque qui déferle en mugissant... La mer où notre **Museau-de-Phoque** — tel est le nom de notre chalutier — avec ses quarante mètres de long et ses huit de large, est un bouchon que les vagues semblent devoir engloutir à tout instant.

A bord, la vie s'est organisée selon un rite inflexible qui durera tout le temps — trois mois — que nous serons en pêche. A quatre heures, la cloche pique deux coups doubles pour éveiller le cuisinier et le soutier de quart. Puis on entend le pas lourd et les jurons des matelots qui montent relayer les hommes de barre. A cinq heures, tout le monde est sur le pont. Peu après, le cuisinier appelle au jus. Chacun prend son quart et fait file à l'entrée de la cuisine, puis cherche un coin à l'abri des embruns pour boire à son aise.

Sitôt mon café avalé, je descends à la machine. On y accède par une échelle glissante où il faut se livrer à des acrobaties, car les mouvements du bateau, tantôt vous plaquent contre les barreaux, tantôt vous tirent à la renverse. En bas, l'on se trouve sur une passerelle que nul garde-fou ne sépare de la machine. Il faut s'accrocher où on peut pour ne pas être précipité sur les pistons et les bielles qui marchent à toute vitesse dans un fracas d'enfer. Il règne là une odeur atroce d'huile brûlée et une chaleur à vous dessécher comme une momie. Une cigarette au coin de sa bouche noire de cambouis, le chef mécanicien surveille ses manomètres. Il rit à voir ma mine de motte de beurre exposée au feu :

— Vous avez chaud ? Si vous deviez comme nous faire 12 heures de quart alors ? Bah, on est beaucoup mieux ici qu'en Islande, vous verrez ça... Ah, là-bas, mon gars, il fait si froid qu'il faut prendre ses oreilles dans ses mains pour les empêcher de tomber.

Par un couloir qui longe la chaudière, je gagne la chaufferie, un réduit d'à peine un mètre carré ménagé entre la chaudière et les parois de la soute à charbon. Il y a une telle poussière qu'on pourrait la saisir à pleines gorgées. Dans l'aveuglante chaleur des foyers, le chauffeur nu, ruisselant de sueur amalgamée de houille, plonge sa pelle dans le charbon de la soute et hop, envoie la pelletée dans la gueule des foyers d'où jaillissent de longues flammes... Un coup de roulis imprévu, et mon soutier a bien des chances d'être projeté lui-même dans les fours à la place du charbon.

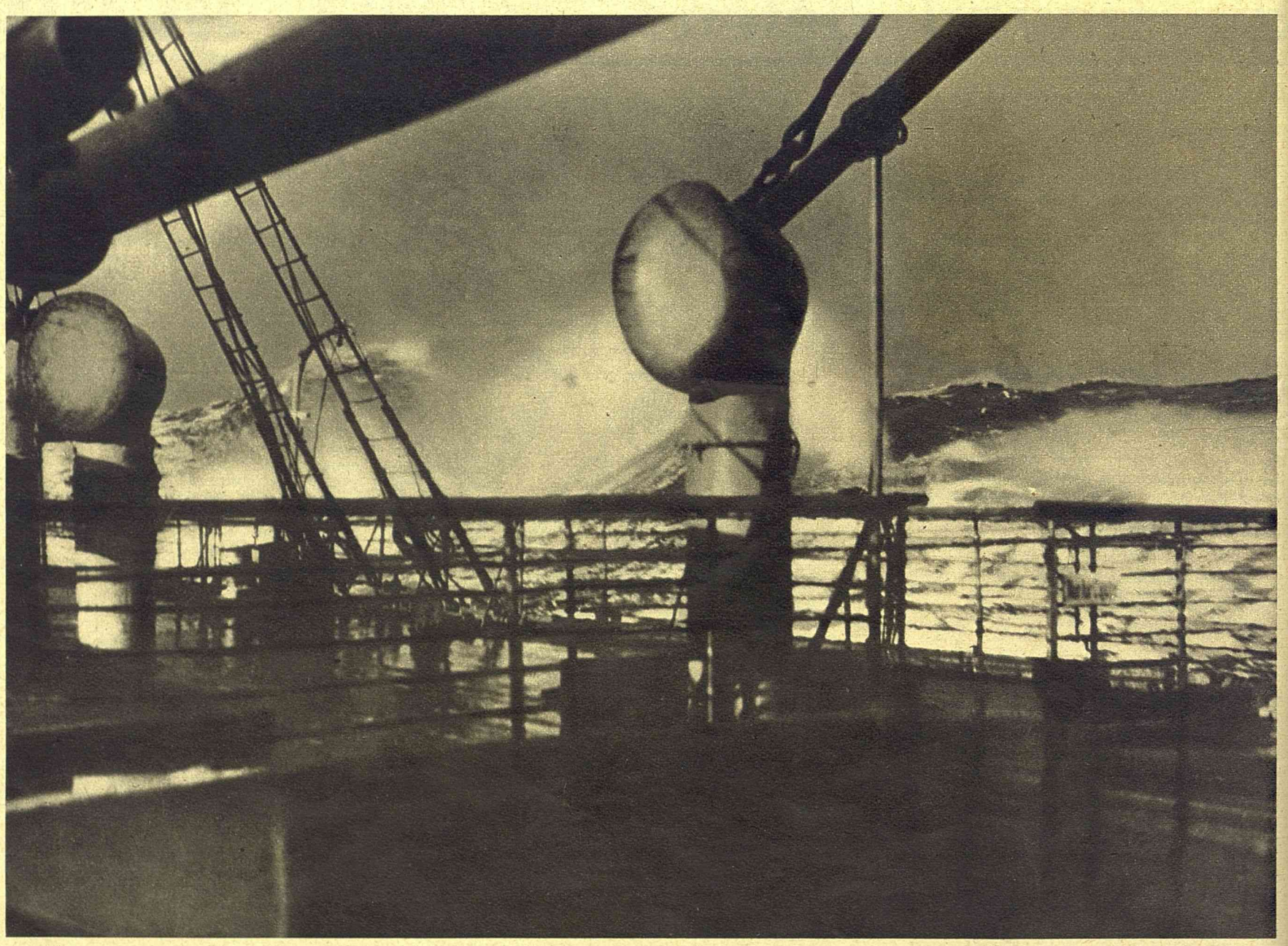
— Bah, c'est du métier de marin, dit-il en essuyant son front trempé. Une fois, sur un cargo, un copain, comme il ouvrait le foyer, le bateau s'est levé par l'avant, et... On n'a pas retrouvé ça de lui mon vieux : tout cuit, comme une braise, qu'il a été.... Ah, c'est pas toujours gai, dans la machine, tu verras ça en Islande : des paquets d'eau glacée passent par la cheminée et te tombent sur les reins... ou bien la chaudière éclate... Mais qu'est-ce que tu veux, le marin, c'est fait en fin de compte pour nourrir les poissons.

Quand je remonte sur le pont, le soleil émerge faiblement entre deux nuages. Assis sur le bastingage, un homme sifflote en regardant les déroulements des vagues, d'autres essayent d'attraper un goéland égaré qui piaille dans les cordages, d'autres encore jouent aux cartes dans le canot de sauvetage ou lisent des lettres...

— Faut qu'on se dépêche de prendre un peu de plaisir tant qu'on a le temps, me dit l'un d'eux. Dans trois jours, on met en pêche, et alors, fini de rigoler... Cinquante et soixante heures de boulot, tempête sur tempête, ça va être ça la vie...

LE REPAS DES PECHEURS.

A huit heures du soir, second repas. Les officiers, c'est-à-dire le capitaine, le second, les deux mécaniciens, le radio et moi, radio-adjoint pourrions le prendre dans notre cabine, mais d'un commun accord, nous avons décidé de le prendre dans le poste d'équipage avec les matelots, pour éviter au mousse d'avoir à traverser le pont avec les plats.



© Archivos Estatales, mecd.es

Le poste d'équipage du **Museau-de-Phoque** n'a rien d'une salle à manger de **Normandie.** Imaginez une pièce triangulaire, meublée d'une table et de deux bancs solidement fixés dans le plancher. Dans les cloisons, sont aménagés des sortes de cercueils: les couchettes des marins. Elles sont trop petites pour qu'on puisse s'y étendre complètement, de sorte qu'il y faut dormir en chien de fusil. A la tête de leur lit, les marins ont pendu ce qu'ils ont de plus précieux, photos d'êtres chers. Leur garde-robe : deux cirés, deux paires de bottes, deux chemises de flanelle, roulés en boule, servent d'oreiller.

Le repas terminé, le mousse emplit les quarts de vin, puis chacun s'installe le mieux possible et bourre sa pipe ou roule une chique. Et tout naturellement, on en vient aux histoires.

— Le plus terrible, dit le père Yvon, un vieux tanné comme un morceau de cuir, le plus terrible du métier, c'est les icebergs. Tu es là, bien tranquille sur ton bateau, occupé à pêcher et boum, ça sort de la brume : t'as pas le temps de crier que ton navire est en miettes... Six fois que j'ai fait naufrage comme ça... Et une fois, tiens, écoute...

Il roule une chique et reprend, d'une voix qui tremble :

— Il était dans les deux heures du matin, et le second et moi on venait de prendre le quart dans un brouillard, les gars, qu'on tenait sa main devant ses yeux et qu'on la voyait pas. Bon, on fumait sa pipe en causant, quand tout d'un coup, on entend un cri qui venait de la mer. O mon vieux, un cri de sauvage qu'on est devenu tout blancs de peur. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » qu'il fait le second en claquant des dents... « Sais pas, que je dis, si on donnait un coup de projecteur? » Mais moi, je pensais que c'était le vaisseau-fantôme, et j'étais pas fier, je vous jure... Bon, on allume le projecteur, et alors, on s'est senti mourir : droit devant nous, à vingt mètres, se dressait une montagne toute blanche, et si grande que le haut se perdait dans le ciel... Un iceberg, c'était, et nous piquions dessus à 10 nœuds... Une seconde, on est resté comme paralysés, puis le second s'est jeté sur le chedburn : « Machine arrière, toute ! » tandis que je me ruais sur la cloche pour éveiller les copains qui dormaient... Mais on n'a pas eu le temps de lever un doigt, il s'est fait comme un coup d'orage et le bateau a craqué de la quille aux mâts... Puis quelque chose m'a dégringolé sur la tête et m'a assommé...

« Quand je suis revenu à moi, j'étais à la mer, et plus de bateau, plus rien... Les vingt-huit gars et le navire étaient allés voir les poissons... Bon, je ne dis rien de ce que j'ai enduré dans cette eau glacée, suffit de savoir que je me débats tellement que je rattrape l'iceberg et finis par grimper dessus... Ces icebergs, vous savez que c'est comme des montagnes, avec des grottes, des pics et des vallées? « Bon, Père Yvon, que je me dis, tu vas grimper en haut et t'attendras le jour pour faire des signes aux bateaux qui doivent pas être loin ». Et me voilà parti sur mon iceberg, mais après un tournant, qu'est-ce que je rencontre ? Un ours blanc, mon vieux... Oh ! mais un costaud, un vrai démon... On s'a regardé, pis il pousse un cri, le même qu'on avait entendu avant le naufrage et il se jette sur moi... ? J'ai tout juste eu le temps de m'enfuir, avec le lascar au derrière... Et me voilà parti à galoper, oui, mais sur la glace, moi je tombais tous les deux pas, tandis que ce cochon là, lui, on aurait dit qu'il avait des ailes... Eh bien! cette partie de cache-cache, ça a duré un jour et une nuit, jusqu'à ce qu'un morutier norvégien me reprenne... Ah ! fumier d'ours... Figure-toi que j'avais beau me cacher dans des trous grands comme un trou de souris, il me rattrapait tout le temps et j'étais forcé de recommencer à courir, avec cette sale bête au derrière... Je tombais, je me relevais, je retombais encore, et j'avais son haleine dans le cou... Oh ! on peut m'en parler des icebergs... Mais tu vois comme nous autres on tient à notre métier: j'avais dit que si j'étais sauvé, c'est plus moi qu'on aurait vu sur la mer... Et tu vois, j'ai recommencé... »

Un chauffeur hausse les épaules et déballe un accordéon qu'enveloppe un ciré. Assis sur sa couchette, les jambes pendantes, il ferme les yeux et commence à jouer en dodelinant de la tête. La plainte de l'instrument se mêle à la voix rauque de la mer, puis l'atmosphère est créée et l'on n'entend plus que cette musique poignante qui emplit l'âme de tristesse et de mélancolie. Le chauffeur chante une vieille chanson de marin.

Nous partons pour les mers du pôle,
Hardi les gars, vire au guindeau,
Aucun de nous n'a peur des flots,
Et ho ! et ho ! vire au guindeau...

Ensuite, c'est une banale chanson qui a traîné partout, mais ici, sur ce bateau perdu au milieu de l'immense océan, les mots les plus usés reprennent une vie nouvelle. Et cette musique, tour à tour câline et cruelle, chargée de regrets, de larmes et d'espoirs ouvre dans les cœurs des marins les coins secrets où dorment les souvenirs. Ils regardent des photographies, embrassent des boucles de cheveux, des lettres, tandis que la mer, qui s'enfle avec le vent de nuit jette sur le **Museau-de-Phoque** des paquets d'eau qui s'écrasent dans un bruit d'avalanche.

Jusqu'à très tard dans la nuit, l'accordéon continue sa plainte. Accoudé à la passerelle, je l'écoute encore avant de descendre me coucher. La nuit s'est refermée autour du chalutier qui semble naviguer entre deux mers de ténèbres... Il n'y a plus de vivants que la respiration régulière de la machine et ces cris déchirants que l'accordéon lance aux étoiles, à la terre, à l'amour...

Indifférent, le chalutier éventre les flots.

Le chalut (le filet) vient de déverser sur le pont des centaines de morues. Il faudra éventrer, saler, sans arrêt, pendant des 60 et 80 heures d'affilées, les mains brûlées par le sel.

Quelque part, dans la froide Islande, les pêcheurs préparent leurs instruments de travail.

Le seul lien avec la terre lointaine : La radio, qui captera, hélas ! bien des appels de détresse.

SOUS LE SOLEIL DE MINUIT.

Quelque part dans le Nord au grand large de la froide Islande...

La grosse montre à cerclure de cuivre de la timonerie marque 12 heures. Minuit, mais ce pourrait aussi bien être midi, ou le matin, ou le soir, car minuit, midi, matin, soir, ne sont plus ici que des mots vides de sens. Il n'y a plus ici ni jour, ni nuit, ni aube, ni crépuscule; mais éternellement la même clarté blafarde, qui ne ressemble à rien, qui ne naît ni ne finit nulle part, baigne les êtres et les choses d'une clarté lunaire toujours pareille.

Ici, le soleil est sans lever, sans coucher: c'est le pays du soleil de minuit. Quelle que soit l'heure à laquelle on le regarde, on le trouve à la même hauteur de l'horizon, immobile, sans chaleur, sans rayons, semblable à un disque d'argent enveloppé d'un halo trouble.

Autour de lui, se déploie un vaste ciel d'un blanc sale, tout d'une pièce, sans un nuage, si bas qu'on le sent peser sur les épaules. Et sous ce miroir se déroule à l'infini un autre miroir semblable : la mer, étrangement blanche, avec des rideaux de brouillard et des vapeurs qui fument.

Et rien n'a de contours ni de formes, rien n'a de commencement ni de fin. Où est le bout de la mer ? Celui du ciel ? Où se referment les horizons ? C'est ici le vide des premiers temps du monde, l'image du chaos biblique, quand il n'y avait pas encore de lumières et pas encore de ténèbres.

Seules présences vivantes dans cette immensité de cauchemar : le **Museau-de-Phoque,** dont la coque noire glisse sans faire d'ombre sur la mer pareille à une nappe de lait en ébullition, et le vent glacial, parfumé de neige, venu en droite ligne du pôle Nord, par dessus les vastes solitudes inviolées d'un monde inconnu...

TRAVAIL DE MER.

Emmitouflé dans son ciré, sa grosse tête casquée de lainages, Gildas pénètre dans la timonerie et baisse la manette du transmetteur d'ordres: « Machine : stop ». Puis il se tourne vers moi qui, à la barre où je suis de quart depuis quatre heures, épie la palpitation affolée de la rose des ventes :

— Va éveiller les gars... Nous sommes sur le banc de morues.

Quelques instants plus tard, je pénètre dans le poste où, étendus sur leurs couchettes, les matelots dorment tout habillés, avec bottes, ciré et suroit, car il fait un froid terrible — moins 20° — qui vous mord la peau malgré les vêtements. C'est avec peine que je parviens à les éveiller, mais enfin, ils finissent par se lever en bâillant et grognant.

— Misère, misère, grommelle un homme en cassant à coups de talon le biscuit que le mousse vient de distribuer à chacun... Fini de dormir, maintenant... Ça va être des 60 et des 80 heures de boulot d'affilée... Pendant 3 mois, on se reposera une heure tous les 3, 4 jours... Je connais ça...

La voix de Gildas qui s'impatiente nous appelle sur le pont. La machinerie du chalutier s'est arrêtée, et l'on n'entend plus que le grand silence blanc, à peine troublé par les clapotements de l'eau sur la coque. Debout sur la passerelle, le capitaine jette ses ordres :

— A la manœuvre... En drague... A parer...

Les matelots se précipitent. Tandis que les uns détachent le long filet — le chalut — attaché le long du bordage, les autres halent les câbles d'acier d'un gros treuil fixé au roof, passant le premier autour du mât de misaine, puis l'autre autour du mât d'artimon. Ensuite chaque câble est fixé à chaque bout du chalut qui se trouve ainsi déroulé sur toute la longueur du bateau.

— En drague... Par l'arrière...

Tous les matelots, auxquels sont venus s'adjoindre les hommes de la machines courent à l'arrière et, saisissant une partie du chalut, la jettent à la mer dans un effort qui fait craquer les muscles. Ils recommencent le travail sur une autre portion du chalut en revenant vers l'avant, si bien que, finalement, le chalut tout entier, qui a 50 mètres de long, est jeté à la mer où il se déploie comme une immense toile d'araignée, soutenue par les deux câbles.

— Envoyez...

Le second ouvre l'admission de vapeur du treuil, qui crépite et lentement d'abord, puis de plus en plus vite, les câbles se déroulent et disparaissent dans les flots avec le chalut.

A ce moment, la machine se remet à bourdonner et le chalutier reprend sa route.

(A suivre.)

Louis GERIN.

© Archivos Estatales, mecd.es

MANŒUVRES COMBINÉES contre LA TCHÉCOSLOVAQUIE

de notre correspondant particulier P. F. WEISKOPF

Au cours des manœuvres de l'armée allemande, des pontonniers construisent un pont sur l'Isar.

Prague, le 18 août.

La nuit est venue. Rentré d'un petit voyage, je branche mon appareil de T.S.F. sur un poste allemand. Aussitôt, l'éther retentit de tonitruantes récriminations nazies contre la République tchécoslovaque. La chose est devenue si banale, on y est déjà tellement habitué, que l'oreille fait à peine l'effort de percevoir chaque phrase, chaque mot. Mais soudain, elle attrape au vol un nom. Le nom d'une localité qui se grave dans la mémoire. J'y étais, en effet, il y a à peine quelques heures. J'écoute attentivement : d'après le compte rendu du speaker nazi, une véritable chasse à l'homme aurait été organisée là-bas par les Tchèques contre des Sudètes allemands. Je n'y avais cependant rien remarqué. Rien. Et pour cause. Car il ne s'était rien passé du tout. Pas un mot des accusations lancées aux quatre coins du monde par la radio allemande « contre la clique tchéco-marxiste belliciste et assassine » n'est vrai. Le compte rendu est, comme tant d'autres, inventé de toutes pièces.

J'ignore si les henleinistes de la localité en question y croient ou non. Peut-être bien que oui. Mais je suis sûr que ceux du bourg voisin y croient fermement. Et voilà comment le mensonge atteint son but. Il attise les haines, il crée l' « atmosphère lourde » dont le parti des Sudètes et ses instigateurs berlinois ont justement besoin ces jours-ci.

Au-dessus des villes et des villages sudètes, au-dessus de tout cet aimable pays à l'aspect si paisible, il y a comme une menace étouffante : le poids écrasant d'un orage politique, semble suspendu sur les gens et les choses. « C'est comme dans la semaine du 21 mai! » Cette phrase revient sans cesse dans les conversations avec des amis résidant dans la région.

Le parti allemand des Sudètes prépare en effet des mesures suspectes. Dans certains districts, on procède à des appels d' « amtswalter » (membres du parti chargés de fonctions importantes) ; les *F. S.* (c'est ainsi qu'on appelle les *S. A.* de Henlein) font des exercices de rassemblement nocturnes; enfin, les membres du parti préposés à la transmission des consignes sont en état d'alerte. Ainsi qu'il ressort d'une circulaire confidentielle de la direction du parti (elle a été publiée par la presse socialiste avec sa référence et son numéro d'ordre : « Hauptamt fuer Organisation, Eger, N° B 29/28 ») « toutes les sections du parti devaient être alertées par des appels lancés à l'improviste dans les journées du 19 et du 20 août ». Mais ce n'est pas tout : des transports d'armes sont effectués secrètement. Plusieurs en ont été découverts par la police, comme par exemple à Weidenau. Et de nouveau, la « propagande chuchotée » est à l'œuvre. Tout comme les sections féminines qui confectionnent, une fois de plus, des bannières à la croix gammée pour le « grand jour ».

Pendant ce temps, la terreur contre les couches de la population non encore mises au pas s'aggrave; la radio nationale-socialiste fait du moindre incident, de la plus inoffensive altercation, une affaire sensationnelle « extrêmement grave » (ainsi, l'autre jour, deux gymnastes henleinistes ayant provoqué quelques ouvriers à *Neu-Ohlisch* et ayant reçu des gifles, Berlin parla de « tentative d'assassinat »; de même, à *Höhal*, un *Allemand* de la région, sans aucune tendance politique (mais dont le frère est partisan de Henlein) ayant assommé un henleiniste au cours d'une rixe de cabaret, la presse et la radio du III[e] Reich se déchaînèrent contre « la bestialité des assassins *tchèques* »); par contre, il ne se passe pas un jour sans que les membres des *F. S.* ne menacent des concitoyens d'opinions différentes, ne les molestent et ne les assomment. Le boycottage — comme moyen de terreur — est pratiqué sur une vaste échelle.

En une seule journée, on apprit dans cet ordre d'idées : que le meurtrier d'un employé de coopérative était membre du parti Henlein ; qu'à *Schoenpriesen*, un maître serrurier henleiniste avait battu son apprenti, au cours d'une discussion politique, jusqu'à lui faire perdre connaissance (l'apprenti avait « osé » critiquer les méthodes nazies); qu'à *Fischern*, près de Carlsbad, des propriétaires d'immeubles avaient expulsé de leurs logements des artisans qui refusaient d'adhérer au parti allemand des Sudètes; enfin, que dans de nombreuses fabriques de gants de la Bohême septentrionale, on n'embauchait que les ouvriers munis de leur livret d'inscription au parti henleiniste.

Tout cela n'empêche pas M. Kundt, député et chef de la délégation henleiniste chargée de négocier avec le gouvernement et avec lord Runciman, de répondre en ces termes aux propositions gouvernementales : « Nous ne savons pas si le peuple des Sudètes allemands a encore autant de patience que nous ! » Et d'essayer ainsi de menacer, de surexciter les esprits — et de se préparer en même temps un alibi...

Cependant, toutes ces manœuvres du parti henleiniste n'apparaissent dans leur véritable lumière que lorsqu'on les met en relation avec ce qui se passe de l'autre côté de la frontière : c'est-à-dire avec les manœuvres de l'armée du Reich en Bavière et en Saxe; avec la construction fébrile de fortifications et de réseaux routiers dans toutes les régions frontières ; avec la concentration de la « légion allemande sudète » à *Chemnitz*, *Zwickau*, *Hirschberg* et *Glatz;* avec l'embauchage systématique de Sudètes allemands pour de prétendus travaux de construction au III[e] Reich; avec le voyage aux confins de la Basse-Autriche du sieur *Hans Krebs*, émigré sudète, conseiller du Reich et « gauleiter » sans affectation spéciale (celle-ci serait sans doute décidée après une nouvelle « Anschluss »).

De toute évidence, on s'apprête à « passer à l'action » dès que la situation redeviendra favorable; on attend la consigne; on attend surtout qu'ait réellement lieu ce que la radio et la presse nazies ne cessent d'annoncer par anticipation : le grave incident sanglant, la provocation !

Le correspondant du « News Chronicle », qui informait dernièrement son journal que dans le bassin de Glatz, le général *von Arnim* dispose de 100.000 hommes prêts, soit à tenter au moment propice un coup de force à la d'Annunzio, soit à intervenir comme « sauveurs de l'ordre » en cas de révolte dans le territoire sudète, est un journaliste particulièrement bien renseigné.

Pendant toutes ces journées de crise, redevenue aiguë, la majorité démocrate de la population tchécoslovaque sait garder son calme et son sang-froid, tout comme à la veille du 21 mai. Elle se domine et elle évite jusqu'à l'apparence de la moindre provocation. Mais elle n'ignore pas la gravité de la situation; elle ne se leurre pas. Et elle est résolue à se défendre jusqu'à l'extrême limite.

Elle espère que le gouvernement saura instaurer dans la région des Sudètes l'autorité des lois républicaines nécessaire à rendre d'avance impossible toute idée, toute tentative de « putsch » ou de provocation. Elle espère également que les puissances occidentales reconnaîtront à temps tout ce qui est en jeu. Ce n'est pas par hasard qu'une brochure henleiniste a sur sa couverture une carte où, à côté du territoire sudète, la Suisse allemande, l'Alsace-Lorraine, la moitié de la Belgique et toute la Hollande sont désignées comme « espace ethnique allemand ».

© Archivos Estatales, mecd.es

Le moulin du Frau

par Eugène LE ROY

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfrangeas, ami de son oncle. Ce travail sédentaire ne lui plaît guère, il se prend à regretter la fraîche et riche campagne du Frau. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier.

Cette nouvelle vie lui plaît, passée entre le travail du moulin, la chasse, les frairies et leurs amusements. Bientôt elle lui plaît encore davantage quand il se met à aimer la jolie et sage Nancy. L'hiver de 1848-49 se passe dans ce pays de Périgord, partagé, pour Elie, entre l'amour naissant, l'intérêt pour la candidature à la présidence de la République du Prince Louis-Napoléon et les veillées où le garçon meunier Gustou fait frissonner les filles avec ses histoires de loup-garou ou lébérou.

Le curé vint avec son sacristain, la confessa, la communia et l'huila : ça fut d'abord fait. Durant ce temps la vieille Jardon, Nancy, la femme du fermier du Taboury, étaient agenouillées dans la chambre, ainsi que la demoiselle de Puygolfier qui était descendue, sachant cela.

Lorsque le curé sortit de la chambre, mon oncle le convia à prendre quelque chose; alors il dit qu'il n'y avait pas longtemps qu'il avait déjeuné, et qu'il prendrait seulement une goutte. Tout en buvant l'eau-de-vie, il sortit sa pipe de l'étui de bois et l'alluma. Quand il eut fait, il nous emprunta notre fusil parce qu'il était sûr qu'avec le temps qu'il faisait il y avait un lièvre dans les labours de Nardillou, et s'en fut avec son sacristain.

Trois jours après il revint pour faire la levée du corps; la pauvre Mondine s'en était allée tout doucement, comme avait dit le médecin.

Elle ne savait pas son âge, comme beaucoup de gens de chez nous en ce temps-là; elle savait seulement qu'elle était petite drôle dans le temps de la Révolution et qu'elle avait été baptisée dans notre paroisse.

En cherchant à la mairie sur l'ancien registre de la paroisse pour faire la déclaration de décès, je trouvai son acte de baptême, et je l'ai relevé pour montrer comment ça se faisait jadis.

« Ce jour d'huy, 28e de mars 1783, feste de saint Rupert, évêque, Martissou, mon marguillier, allant sonner l'angélus du matin, trouva contre la porte de l'église, une petite créature, pliée de mauvaises nippes, et la porta chez lui, où elle fut reconnue être du sexe féminin, et âgée de deux ou trois jours. Elle a été baptisée le même jour sous condition; Martissou a été parrain et Mondine, sa femme, marraine. *Carminarias, curé.* »

Après la mort de notre vieille servante, il était clair qu'une jeunesse comme Nancy ne pouvait pas continuer à venir dans une maison où il n'y avait que des hommes. Mon oncle se mit en quête, et le jeudi d'après, il arrêta l'ancienne servante du curé de Saint-Raphaël, qui n'avait pas trouvé à se placer depuis l'arrivée du nouveau curé qui avait amené la sienne. Nous nous figurions bonnement que cette femme, ayant toujours vécu avec des curés, serait ennuyeuse pour les affaires de religion, la messe, les fêtes, et la viande aussi, car nous ne regardions pas si c'était un vendredi ou un samedi pour mettre un morceau de salé dans la soupe, ou faire sauter une aile de dinde dans la poêle s'il venait quelqu'un. Mais nous fûmes fort trompés, car elle allait bien à la messe le dimanche, mais avec ça point de grimaces, faisant cuire de la viande les jours défendus, et en mangeant même quelquefois, disant à ça, que quand on était chez les autres, on ne choisissait pas son manger, et que mon oncle en porterait le péché. Des fois, quand Lajarthe était là, et que nous parlions de la politique, ou de choses de la religion, ou des curés. Gustou lui disait : « Vous ne vous signez pas, Marion ? »

Mais elle se mettait à rire, et disait qu'elle en avait entendu d'autres, et qu'elle ne se troublait pas si facilement. Son grand refrain était que les curés sont des hommes comme les autres.

Par exemple, comme elle l'avait de coutume, elle voulait être maîtresse dans la maison, pour les choses qui regardent les femmes, et les gouverner à sa façon. Mais comme elle était bonne servante d'ailleurs, et que tout allait bien, mon oncle lui laissait couper le farci, comme on dit.

Moi, ce qui ne faisait pas mon affaire, c'est que je ne voyais plus Nancy aussi souvent. Je cherchais bien toutes les occasions de la rencontrer, mais ce n'était jamais que pour un petit moment; en passant devant la Borderie tout au long d'un chemin lorsque j'allais porter de la farine ou chercher du blé. Je lui avais enseigné à reconnaître une batterie de coups de fouet, et lorsqu'elle l'entendait, si elle était par là, elle se montrait, quelquefois de loin, mais j'étais content tout de même. Je voyais bien, d'ailleurs, qu'elle avait du plaisir que je fusse occupé d'elle parce qu'elle ne se laissait pas parler le dimanche par les autres garçons. Mais où je le connus tout à fait, c'est un jour que je l'avais trouvée dans le chemin de Puygolfier. Tout en causant, je lui dis :

— Et ce cacalou, Nancy, je gage que vous l'avez perdu

— Non point, fit-elle, je l'ai toujours.

— Faites-le-moi voir donc.

— Puisque vous avez pensé ça, vous ne le verrez point.

Mais enfin, après l'avoir bien priée, elle me montra la petite noix nouée dans le coin de son mouchoir.

Une autre fois, j'étais seul au moulin; mon oncle était allé à Cubjac, et Gustou avait été reporter de la mouture. Pour raccoutrer quelques mailles de deux verveux que je voulais poser le soir, j'étais monté dans la chambre de mon oncle chercher du fil, lorsqu'en descendant j'entendis au-dessous du moulin le battoir d'une lavandière qui tombait fort sur le linge. Par une petite chatonnière, j'épiai : c'était Nancy. Elle était agenouillée sur la paille, devant une grande pierre plate qui servait de banche et elle lavait son linge, assise sur les talons, penchée en avant, la poitrine ferme et ses fortes hanches saillant sous le cotillon. Ses manches retroussées jusqu'au coude, laissaient voir ses bras ronds et forts qui aplatissaient le linge comme une crêpe en faisant jaillir l'eau au loin, et le tordaient ensuite comme si c'eut été un gros écheveau de fil. Je n'ai jamais aimé les femmes mièvres, car je ne compte pas Mlle Masfrangeas; il m'a toujours semblé que la beauté n'existe point sans la force et la santé. En voyant ainsi celle que j'aimais, je me disais qu'il naîtrait d'elle une race robuste et santeuse, et sur cette pensée, je me laissai aller à la regarder longuement. Elle croyait que je n'étais pas au moulin, d'autant mieux que je lui avais dit la veille que j'irais en route, et tout en lavant, elle chantait à demi voix. Au bout d'une heure, elle eut fini, et comme son mouchoir s'était détaché, elle regarda de côté et d'autre et ne voyant personne, l'ôta pour se recoiffer. Mais il lui fallut arranger ses cheveux défaits : en deux tours de mains, elle tordit et roula derrière sa tête cette lourde masse qui lui tombait sur le cou et remit son mouchoir. Puis elle se releva, mit le linge sur son épaule, et s'en alla.

Le surlendemain, de notre jardin je la guettai, et lorsque je la vis suivre le sentier qui traverse la combe, pour venir à la fontaine, j'y fus aussitôt qu'elle. Je me mis à badiner un peu sur les chansons qu'elle avait chantées, et je lui fis des compliments sur ce qu'elle chantait bien. Elle me regarda, étonnée, puis, ayant compris, elle devint rouge et me dit :

— Alors, vous étiez au moulin, l'autre jour ? Vous aviez pourtant dit que vous deviez aller en route.

— Oui, lui répondis-je, mais Gustou avait besoin d'aller au bourg et il m'a remplacé; et je me mis à rire.

Mais elle resta sérieuse, et me dit que ce n'était pas bien de l'avoir épiée, comme ça. Il faut dire qu'autrefois, nos filles n'aimaient guère à se laisser voir sans coiffure; il leur semblait que d'être nu-tête ça n'était pas bien honnête. Je pense que cette idée venait anciennement des curés, car le nôtre prêchait quelquefois qu'un apôtre, je ne sais lequel, avait dit dans les temps que les femmes devaient toujours avoir la tête couverte, surtout en priant Dieu. Mais que ce soit çà ou non, Nancy était mortifiée de savoir que je l'avais vue les cheveux défaits. Aujourd'hui, les femmes s'en vont bien tête nue et n'y font guère attention, sinon lorsqu'elles vont à l'église, car alors elles se couvrent toujours, soit d'un mouchoir ou d'un bonnet, et les vieilles d'une coiffe.

Je raconte comme ça tout ce qui se passait entre Nancy et moi; je sais que ce n'est pas rien de bien curieux, et qu'il en est arrivé autant à d'autres. Mais peut-être il y en aura des vieux qui, voyant ceci, se rappelleront avec plaisir leur jeunesse. Pour moi, en le racontant, il me semble revenir à ce temps heureux.

Notre petite fâcherie, ou pour mieux dire celle de Nancy, ne dura pas longtemps, car elle était trop bonne pour faire de la peine à quelqu'un qui l'aimait. Il arriva bientôt une affaire qui nous attacha davantage l'un à l'autre, ou du moins força ma bonne amie à le montrer un peu plus..

... Pendant que nos bêtes, mises à part, mangeaient un bon picotin de civade, nous entrâmes à l'auberge, tous les trois...

Nous étions en 1849, et au mois de mai. Dans les premiers jours, la mère Jardon fut à Négrondes, où elle avait une sœur mariée, pour la vôte qui tombe le 9 de ce mois-là, et elle y mena Nancy. Moi qui savais ça, je m'y en allai aussi, et je me promenai bien du temps avec elle, après quoi nous fûmes danser. Il y avait dans le bal un garçon maréchal, de Sorges, grand mauvais sujet, qui dansa une contredanse avec Nancy en faisant le faraud et le joli cœur, comme il y en a. Mais elle ne voulut plus danser avec lui, quoiqu'il fût venu la demander plusieurs fois. Comme moi je dansais souvent avec elle, il vint me taper sur l'épaule en disant :

— Sors un peu, farinier, j'ai deux mots à te dire.

— Et qu'est-ce que tu me veux, brûle-fer ?

— Ce que je te veux, c'est que je te défends de plus danser avec cette grande fille, qui est chez les Jardon.

— Et de quel droit ? lui dis-je.

— Parce que je ne le veux pas.

— Méchant goujat ! et c'est toi qui m'empêcheras ?

— Oui, et si tu y reviens, tu auras à faire à moi !

— Alors, comme je veux la faire danser tout d'abord, lui répondis-je, j'aime autant avoir à faire à toi de suite : allons dans le pré, là derrière.

Une fois dans le pré, nous posâmes nos vestes pour ne pas les gâter, et les coups de poings et les coups de pieds commencèrent à rouler. Après un instant, je vis que ce grand gaillard n'était pas si terrible qu'il voulait en avoir l'air. Il était dans une colère noire et rageait, mais ça ne l'avançait à rien. Moi j'étais en colère aussi, mais je voyais tout de même mon affaire. A un moment où il m'avait manqué je lui ajustai sur un œil un coup de poing qui lui fit voir trente-six chandelles, et en même temps un grand coup de pied dans l'estomac qui le démonta. Sur ce coup, je me jetai sur lui et l'empoignai à bras-le-corps. Il se défendit bien tant qu'il put, mais en finale, je le couchai tout du long sur l'herbe et, tombant sur lui, je le tins sous moi.

— Et à présent, lui dis-je, m'empêcheras-tu de danser avec qui il me plaira ?

— Voleur de meunier ! cria-t-il, et il se mit à se débattre, et à chercher à se relever, mais voyant qu'il n'y arrivait pas, il me mordit au bras.

Ah ! cette fois la colère me monta tout à fait. Je le pris par le cou et je lui mis un genou sur le ventre :

— Canaille ! puisque tu mords comme un chien, je t'étrangle comme un chien !

Lorsqu'au bout d'un instant je le vis tirer la langue, je le laissai et, reprenant ma veste, je m'en allai.

— Tu me la paieras ! dit-il, lorsque je fus loin.

En rentrant dans le bal, j'allai vers Nancy qui était pâle, assise sur une chaise.

— Vous venez de vous battre avec ce vaurien, je l'ai bien connu.

— Je l'ai un peu secoué, lui répondis-je, parce qu'il voulait faire l'insolent : ce n'est rien.

— Sortons, fit-elle, allons chez ma tante.

— Dansons cette bourrée avant, ma Nancy.

Après la bourrée, je l'accompagnai jusque chez sa tante, comme elle appelait la sœur de sa mère nourrice, et en chemin elle me fit raconter ce qui s'était passé. Alors elle me pria de m'en aller avant la nuit, de crainte que ce grand penlant ne m'attendît dans les chemins pour me donner quelque mauvais coup. Moi, qui avais compté passer la soirée à nous promener et à danser avec elle, ça ne m'allait pas du tout, mais elle me dit que ça ne me servirait de rien de rester, parce qu'elle ne sortirait plus de chez sa tante.

Je me décidai alors, et je lui dis que j'allais m'en aller, mais à la condition qu'elle m'embrasserait.

Nous étions dans un chemin creux, derrière les haies, et personne par là : elle ne dit rien, et alors la prenant dans mes bras, je l'embrassai deux ou trois fois, tandis qu'elle fermait les yeux à demi, et je m'en allai.

Tous ces caquetages que nous avions ensemble, parci, par-là, et mes petites ruses pour rencontrer Nancy ne pouvaient faire autrement que d'être vus. Mon

ILLUSTRATION de GRANGE

© Archivos Estatales, mecd.es

oncle s'en doutait bien, mais il ne faisait semblant de rien. La mère Jardon s'en était aperçue dès longtemps; mais comme elle savait sa fille sage, elle ne lui en avait pas parlé. Mais lorsque le vieux Jardon s'en donna garde, ça fut le diable. Comme il était d'un caractère dur et rude, la pauvre Nancy n'était pas à noce. A l'entendre, et c'était sa principale raison d'avare, comme j'avais du bien, je ne pouvais vouloir que m'amuser d'elle qui n'avait rien, et la laisser ensuite. Et il lui disait qu'elle n'aurait que ce qu'elle méritait en m'écoutant; qu'on la montrerait au doigt; enfin, un tas de mauvaises raisons, et de méchantes prédictions. La pauvre fille ne me disait rien de tout ça, mais je la trouvais triste et je ne savais que penser.

Sur ces entrefaites, Gustou, rentrant un jour de tournée, me dit qu'il avait vu, dans les Bois-Noirs, Nancy qui gardait ses brebis et que M. Silain, qui chassait par là, s'était arrêté longtemps à lui parler.

Là-dessus je me dis que bien sûr, ce grand mange-tout la pourchassait; ça me mit en colère contre lui, et je me promis de le savoir au juste avant peu. Pour ce qui est d'elle, je n'avais aucun doute; il n'y avait qu'à la voir pour connaître que c'était une honnête fille, incapable d'écouter un autre homme que celui qu'elle aimait, et il fallait être une vieille méchante bête, comme le père Jardon, pour faire de mauvaises suppositions sur elle.

Pour savoir à quoi m'en tenir sur M. Silain j'épiai Nancy, et trois ou quatre jours après, ayant vu où elle menait ses bêtes, j'y fus par un chemin détourné. Elle fut étonnée tout d'abord; mais je lui dis que j'allais voir si la bruyère était bonne à couper dans un bois que nous avions par là, et nous nous mîmes à causer. J'étais là depuis un moment accoté contre un gros châtaignier, quand tout d'un coup les brebis arrivèrent au galop, épeurées, et puis se retournant tout d'un coup, firent front toutes à la fois du côté d'où elles venaient, comme c'est la coutume de ces bêtes. Nancy qui était en face de moi leva la tête et me dit assez bas : « C'est M. Silain et ses chiens. »

Lui approchait, ne me voyant pas, et lorsqu'il fut tout près, il dit sur un ton aimable :

— Eh bien ! petite Nancy ! es-tu toujours méchante ?

En ce moment, il dépassa le châtaignier et me vit. Il devint rouge comme la crête d'un coq.

— Ha ! ah ! maître Hélie, tu cours après les bergères !

— Mais au moins, Monsieur Silain, lui répondis-je en riant, c'est de mon âge.

Il resta étonné comme un fondeur de cloches, et tout d'un coup s'en retourna en marronnant dans sa moustache.

Quand il fut loin, Nancy se mit à pleurer, pensant à ce qu'il allait dire par vengeance et dépit; mais je la consolai en l'assurant qu'il ne dirait rien, de crainte que je ne parle aussi, et que d'ailleurs il y avait un moyen d'arrêter sa mal voulance.

Depuis le jour où je l'avais vue laver à la rivière, l'idée du mariage m'était venue tout à fait, et je me disais tous les jours qu'il ne se pouvait trouver dans le pays une fille aussi honnête et bonne ménagère qu'elle; sans compter qu'il n'y en avait pas d'aussi belle et aussi forte. Elle n'avait rien, c'est sûr, il fallait la prendre nue, comme on dit; mais, au dire de mon oncle, les femmes pauvres font souvent les bonnes maisons, tandis que les femmes riches les ruinent quelquefois.

De la savoir aussi tracassée par ce vieux Jardon, qui n'avait pas plus de cœur qu'une pierre, ça me faisait de la peine :

— Ecoute, ma Nancy, lui dis-je en la tutoyant comme autrefois, j'y ai pensé souvent depuis quelque temps, et toujours je me suis dit que je ne pouvais mieux faire que de te prendre pour femme.

— Oh ! fit-elle, je ne suis qu'une pauvre fille sans parents ni bien, une bâtarde recueillie par charité; comment cela pourrait-il se faire !

— Ça se fera facilement, si tu m'aimes.

— Pour ça, dit-elle, vous le savez bien. Mais que va-t-on dire de moi ? Que pensera votre oncle ? Que je suis une fille rusée qui ai tout fait pour vous attirer !

— Mon oncle pense mieux de toi, répondis-je : ainsi ne pleure plus, dès ce soir je lui en parlerai. Demain, je m'en vais de bonne heure, mais tu connaîtras que tout va bien par ce moyen : j'ôterai le chapeau de sur la tête de l'homme de paille qui est dans notre jardin pour faire peur aux oiseaux.

Mon oncle se mit à rire tout doucement, lorsque je lui parlai de ça, comme un homme qui s'y attend. Il me dit que puisque j'y avais bien pensé, qu'il donnait de bon cœur son consentement, et qu'il ne restait plus qu'à avoir celui du père Jardon et celui des messieurs de l'hospice. Nous causâmes longuement le soir de ça, et ce qui me faisait plaisir, c'est de voir tout le bien qu'il pensait de Nancy : moi j'en pensais tout autant, mais je n'osais pas le dire.

Le lendemain, j'allai dans le jardin de bonne heure, et d'un coup de pierre je jetai bas le chapeau de l'épouvantail; puis, après avoir bu un coup de vin gris, je m'en allai en route bien content.

Dans la journée mon oncle trouva le vieux Jardon et lui parla de l'affaire. Il y en a qui croiraient qu'il se pressa de toper, mais il n'en fut rien; c'était une occasion de tirer quelque chose pour lui et il n'y manqua pas. Oh ! sans doute, il était bien content de voir sa fille prendre un bon parti, un parti qu'elle ne pouvait pas espérer, n'ayant rien; c'était bien de l'honneur qu'on lui faisait; seulement, il y avait beaucoup de si et de mais. Si, plus tard, je venais à me repentir d'avoir pris une femme pauvre, et que je la rendisse malheureuse, il en aurait, lui, Jardon, la responsabilité, n'est-ce pas ? Il ne disait pas que ça serait, mais enfin ces choses s'étaient vues. Et puis, si Nancy venait à retrouver ses parents, qui devaient être riches, puisqu'on lui avait mis dans ses bourrasses la moitié d'un ancien louis d'or, en la portant au tour; oui, si quelqu'un ayant des centaines de mille francs, venait confronter l'autre moitié du louis

Venez voir à Garches le stand de votre journal

Voici la maquette du stand qu'aura « Regards » à la grande fête populaire de Garches, le 4 septembre prochain.

Nul doute que de nombreux amis de notre hebdomadaire viendront à notre stand admirer notre exposition photographique et aussi... acheter les beaux dessins humoristiques originaux de nos collaborateurs qui seront vendus au profit de l'Espagne Républicaine.

à celle qu'elle avait à son collier; n'aurait-on rien à lui dire, à lui son père nourricier, de l'avoir mariée sitôt ? car enfin elle était jeune encore et rien ne pressait.

Bien entendu, mon oncle n'avait pas grand mal à rembarrer les mauvaises raisons de Jardon, mais ça n'était pas les vraies. Le bonhomme se travaillait pour tâcher de profiter de la bonne aubaine de sa fille.

Ce n'est pas qu'il fût foncièrement mauvais, à faire du mal par plaisir, mais il était méfiant, dur comme le fer, et avare.

Ces défauts se rencontraient assez souvent chez nos anciens qui ont tant souffert, et qui ont si péniblement amassé sou par sou, le peu qui nous a fait indépendants. Durant des siècles, la misère du paysan l'a rendu insensible aux misères d'autrui ; on ne songe guère à plaindre celui qui n'est ni plus ni moins malheureux que soi. Il était obligé de cacher le peu qu'il possédait, pour le soustraire aux brigandages de ses maîtres, et, pour l'augmenter, il lui fallait s'ôter le morceau de pain de la bouche, comme on dit. Et puis il a été si souvent et si méchamment trompé, que la méfiance est devenue chez lui une seconde nature. En vérité, quand on songe que depuis deux siècles et demi, le paysan attend en vain la réalisation de la grandissime gasconnade d'Henri IV, la poule au pot, on peut lui pardonner d'être méfiant. Ces défauts, nés de notre antique misère, passés dans le sang, et accrus de père en fils, deviennent quelquefois choquants chez ceux qui ne sont pas trop bons naturellement, comme le vieux Jardon. Mais, chez la plupart de nous, ils font, maintenant que nous avons un peu surmonté les difficultés, des hommes sobres, durs à la peine, économes et prudents d'ordinaire, quoique nous laissant piper quelquefois, surtout pour la politique.

Après avoir dit ses mauvaises raisons, Jardon fut bien obligé de laisser entrevoir les véritables. Il commença à se lamenter : Voilà, sa femme avait pris cette petite à l'hospice après la mort de son dernier enfant, elle l'avait nourrie, élevée et soignée comme si c'eût été sa fille; et de fait lui et sa femme l'aimaient autant que si elle l'eût été de vrai. Et maintenant qu'ils devenaient vieux, elle allait les quitter; les abandonner; qu'est-ce qu'ils allaient devenir à cette heure ? Si elle s'était mariée avec un travailleur de terre, par les moyens de ce gendre qui serait venu chez eux, ils auraient pu prendre une bonne métairie et se tirer d'affaire.

Après avoir écouté toutes les lamentations de Jardon, mon oncle lui dit que ce qu'il redoutait pour Nancy pouvait lui arriver aussi bien avec un autre sans le sou; que tout bien tourné et retourné, il valait mieux pour elle et ses père et mère nourriciers, qu'elle épousât un garçon qui l'aimait, et avait quelque bien, car les uns et les autres pouvaient s'en ressentir. Au reste, ajouta-t-il, il faut voir ces Messieurs de l'hospice de Périgueux, c'est d'eux que ça dépend, et je vais leur en faire parler par Masfrangeas.

Cette annonce fit de l'effet sur Jardon, et lorsque mon oncle le quitta, il protesta qu'il était bien content de cette affaire, mais qu'enfin les enfants ne devaient pas être ingrats envers leurs vieux qui les avaient élevés, et les abandonner à la misère, sur leurs derniers jours.

Le soir, avec mon oncle, pour arranger tout, nous convînmes de mettre les Jardon dans le petit bien du Taboury qui me venait de la Mondine, et de leur en laisser la jouissance. Je le faisais principalement pour la vieille, qui était une bonne femme qui aimait bien sa fille; si ce n'eût été que pour Jardon, je ne l'aurais pas fait. D'ailleurs, depuis que nous avions acheté de M. Silain, il fallait de toute force mettre à la Borderie des métayers un peu forts; Jardon et sa femme ne pouvaient travailler ce bien.

Le lendemain, j'épiai Nancy, et lorsque je la vis aller à la fontaine j'y fus aussi. Je fus tout étonné de la trouver bien triste et les yeux rouges. Lui ayant demandé la cause de ça, elle me dit que Jardon s'était bien fâché après elle, et que de toute la soirée, il n'avait décessé de ramoner des histoires d'enfants ingrats et de vieux parents abandonnés dans la misère. « Et puis, dit-elle, lorsque je suis sortie hier matin, et que j'ai vu le chapeau sur la tête de l'homme de paille, ça m'a donné un coup, et je m'en sens encore.

— Comment ça, le chapeau ? mais je l'ai jeté à terre hier matin.

Et me retournant, je vis le bonhomme coiffé.

— Oh ! Nancy, lui dis-je, ris, ma petite Nancy, tout va bien : c'est sans point de doute notre Marion, qui venant au jardin après moi, aura remis le chapeau.

Et la prenant dans mes bras, je l'embrassai toute heureuse.

Puis après, je lui dis que Jardon n'était pas si terrible que ça, qu'elle n'avait qu'à lui dire seulement que nous avions convenu mon oncle et moi de le mettre au Taboury, sans lui demander notre part de revenu, et que ça l'adoucirait. Il s'adoucit, en effet; mais pour en finir sur cet article, lorsque tout fut décidé, il vint pleurer près de mon oncle, disant que le bien ne portait pas assez de blé pour les nourrir, et qu'il n'y avait que deux noyers, de manière qu'il lui promit par chacun an, trois quartes de froment et quatre pintes d'huile. Lorsqu'il eut la promesse, il était plus pressé, je crois, que nous, de voir faire le mariage.

Au moment où nous allions convenir de l'époque, il arriva à Gustou un accident qui nous retarda. Le pauvre diable, en descendant d'un grenier d'une pratique avec un sac de blé, tomba et se démit l'épaule. On nous le ramena un lundi, vers la nuit, dans cet état. Après que nous l'eûmes déshabillé et couché, mon oncle me dit de prendre la jument et d'aller vitement querir le médecin de Savignac.

— Ecoutez, Sicaire, dit Gustou, ça n'est pas un médecin qu'il me faut.

— Comment ! dit mon oncle en plaisantant pour le rassurer un peu, car il était épeuré; alors c'est un avocat que tu veux ?

— Non, mais voyez-vous, j'aime mieux quelqu'un plus : les médecins ne voient pas souvent d'affaires comme ça; il faut quelqu'un qui l'ait d'habitude.

— Alors, tu veux le sorcier de Prémilhac ?

— Si c'était pour une maladie autrement, dans le corps, il serait bien bon; mais pour remettre un bras, ce n'est pas son affaire.

— Et donc, qui veux-tu ?

— Ecoutez, nous dit-il, c'est un peu loin, mais Hélie fera bien ça pour moi. Il y a de vers Rouffignac un homme qui m'aura arrangé le bras dans trois minutes, c'est Labrugère. Il n'y a pas son pareil dans dix départements, et on vient du diable le chercher. On le trouve tous les mardis au marché de Thenon, de manière qu'en partant cette nuit, Hélie, tu y seras demain matin de bonne heure, pour lui parler le premier. Il se tient sur la place devant l'église, ou à la petite auberge qui est en face; tu n'as qu'à aller là tout droit, on te le fera voir.

Je m'en fus de suite donner la civade à la jumant et je revins souper.

Après je mis la selle sur ma bête, j'attachai une limousine en travers, devant, et je partis sur le coup de huit heures.

En passant devant la Borderie, j'appelai Nancy qui arriva bien vite, étonnée de me voir partir à cheval à cette heure. Je lui dis où j'allais et pourquoi, et, me penchant vers elle, je l'embrassai, puis je continuai mon chemin.

Je passai par Coulaures, et de là, je pris par le village du Terrier pour aller passer l'Haut-Vézère à Tourtoirac. Dix heures sonnaient lorsque je fus sur le vieux pont en dos d'âne, où il y avait dans le temps un saint dans une niche. Depuis, on l'a démoli, ce pont, je ne sais pourquoi; mais il y a des gens qui ont comme ça la manie de renverser tout ce qui est vieux. Il était pourtant bien assez grand pour le monde qui passait dessus, le pauvre pont, et il était un peu plus joli que celui qu'on a fait en place : enfin !

En passant entre les parapets bâtis avec des angles de refuge, je pris garde que je n'entendais sonner que trois fers sur le pavé. Je descendis, et, levant les pieds de ma jument, je vis qu'elle avait perdu un fer de devant, ce qui n'était pas bien étonnant dans ces mauvais chemins pierreux où j'avais passé. Je m'en allait tout droit, voyant cela, chez un de nos parents, qu'on appelait le grand Nogaret, parce qu'il avait cinq pieds six pouces, et, cognant à la porte, je l'éveillai.

Il vint tout en chemise ouvrir, et quand il me vit il s'écria : « Hé ! c'est toi, Hélie ! est-ce qu'il est arrivé quelque chose, au Frau ? »

— Gustou s'est démis une épaule, et je vais à Thenon chercher Labrugère; mais la jument a perdu un fer, et il me faut le faire remettre : viens avec moi chez le faure, je ne sais où c'est.

— Attends que je mette mes culottes, fit-il.

Le faure n'était pas chez lui, mais sa femme nous dit qu'il devait être à l'auberge, chez Devayre. Il y était, en effet, qui jouait à la quadrette en buvant du vin blanc. Il voulait finir sa partie; mais le grand Nogaret lui expliqua que ça pressait et pourquoi; alors il donna son jeu à un qui regardait derrière lui, et vint avec nous.

Eugène LE ROY.

(A suivre.)

© Archivos Estatales, mecd.es

ALMADEN CITÉ DU MERCURE

par Albert SOULILLOU

Après avoir exigé du gouvernement français la fermeture de la frontière des Pyrénées, pour que puisse être négocié le retrait des volontaires, l'Angleterre a obtenu une fin de non recevoir du général Franco. Ce nouvel échec cuisant de la politique de Chamberlain a désillé la presse anglaise qui, comprenant enfin qu'elle s'est laissé duper, demande l'ouverture de la frontière.

C'est le « News Chronicle » (libéral) qui publie l'éditorial suivant sous le titre : « Ouvrez la frontière ».

Les compromis et la patience ont atteint leurs limites. La seule chose à faire maintenant, c'est d'ouvrir la frontière des Pyrénées. C'est que les gouvernements français et anglais accordent au gouvernement espagnol le ravitaillement en armes auquel il a toujours eu droit.

Dire que cela déclencherait la guerre est un non-sens. Nous avons été « bluffés » trop longtemps.

Dans le même numéro du « News Chronicle », le rédacteur diplomatique écrit :

Les milieux diplomatiques sont convaincus que la note a été rédigée d'accord avec M. Mussolini qui a pu envoyer comme toujours son matériel et ses soldats en Espagne au cours des dernières semaines, tandis que le gouvernement français a gardé hermétiquement fermée, la frontière pyrénéenne.

Le rédacteur diplomatique du « Daily Herald » (travailliste) écrit de son côté :

Il n'y a plus qu'une chose à faire, une seule chose honnête, une seule chose sage :

« C'est d'ouvrir immédiatement la frontière des Pyrénées. C'est de lever immédiatement l'embargo sur les armes à destination de l'Espagne républicaine.

D'autre part, le « Times » publie cette dépêche de son correspondant de Hendaye :

On pense que le retard de la réponse du général Franco, ainsi que son contenu, doivent être imputés à la situation militaire générale. Il ne semble pas, en effet, qu'il existe sur aucun front d'Espagne une situation permettant d'envisager une fin rapide de la guerre par suite d'un résultat militaire décisif. Dans de telles circonstances, un chef militaire doit naturellement réfléchir soigneusement avant de donner son accord à tout « plan de retrait » qui pourrait le priver de l'équivalent d'un corps d'armée comprenant des unités motorisées.

« Franco ne veut pas répondre à la tentative de pacification de M. Chamberlain pour plusieurs raisons dont la plus importante est qu'il ne le peut pas », conclut la « Vanguardia », journal républicain de Barcelone.

Il ne le peut pas bien qu'il connaisse les convoitises de ses alliés, qui ne font pas une guerre pour le plaisir, mais qui espèrent se faire chèrement payer. Parmi les richesses du sous-sol espagnol convoitées par le fascisme allemand et italien sont les mines de mercure d'Almaden, les plus riches du monde.

Les conservateurs anglais eux-mêmes, partisans de la politique de M. Chamberlain, s'inquiètent de ces convoitises. Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs un article documenté de notre collaborateur Albert Soulillou, sur cette immense richesse naturelle d'Almaden.

ALMADEN, la mine, en arabe.

Une ville du sud espagnol, plus calcinée encore que les autres, cuivrée, effritée, accablante, marquée par un inexorable destin comme cette fabrique qui semble vieille comme la Terre. C'est le royaume de la mort et du mercure.

On croirait dans les yeux noirs des hommes émaciés retrouver au fond des âges la souffrance des esclaves que Carthage employait dans ces mines, celle des forçats qui leur succédèrent, condamnés à mort, dont la peine était commuée. Enfin, apparut l'ouvrier. Cet esclave moderne s'abattait par files entières tué par l'intoxication mercurielle.

La damnation d'Almaden la poursuit-elle jusqu'à nos jours ? Les vagues d'assaut rebelles épaulées de leurs tanks par deux fois ont failli l'atteindre, une fois en 1937 où elles menacèrent Pozoblanco, mais durent refluer jusqu'à Pennaroya, une seconde fois ces temps-ci, Almaden fut en danger. Le mercure. En espagnol *Azogue*, de l'arabe *azoe*. Quand Lafuente le chroniqueur décrivait le palais des califes de Medina el Zahara, il y citait une fontaine de mercure provenant d'Almaden — comme celle que nous vîmes au pavillon espagnol de l'Exposition Internationale.

Soyons respectueux. Cédons le pas aux « hommes de plume ». En l'an 332 avant Jésus-Christ, Théophraste parle déjà de ces gisements d'où Rome, la Grèce, l'Orient font venir leur vermillon. Vitrube les cite également. Seule dans la littérature arabe, la chronique de Rasis les mentionne. Mais la région fourmille de termes demeurés depuis l'exploitation des mines par les Maures, tels Xabecas, les fours. De nos jours, ce seront les historiens de l'épopée républicaine qui mentionneront les nouveaux combats qu'Almaden dut soutenir contre des Maures n'agissant plus cette fois qu'en mercenaires.

Situons-la. Province de Ciudad Real. A son extrême sud. A la jonction des provinces de Cacérès et de Cordoue. La zone des gisements est à 500 ou 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est la hauteur du plateau castillan. Les puits de mines descendent jusqu'à 365 mètres, traversant ainsi douze étages. Le treizième entrant à peine en exploitation. Les couches les plus riches se trouvent près du sol et entre 170 et 200 mètres de profondeur.

Mais de même que le minerai de l'aluminium porte le nom de bauxyte, celui du mercure porte celui de cinabre.

Le mercure pour liquide qu'il soit ne jaillit pas de sources naturelles ni même ne gît au fond de la terre en de vastes poches. C'est de la terre composée surtout de pyrite de fer mêlé d'infimes parcelles de mercure.

Le cinabre contient de 6 à 8 % de mercure. Il faut donc extraire et travailler une tonne de minerai pour obtenir de 60 à 80 kilos de mercure. Mais cela uniquement à Almaden. En effet, les autres gisements du monde sont beaucoup moins denses. Le cinabre italien ne donne que 1 % et le cinabre californien 1/2 %.

Les mines d'Almaden sont donc les mines de mercure les plus riches du monde. Elles fournissent environ 45 % de la production mondiale.

Comparons en millions de kilogrammes :

Espagne Almaden)	2,47
Italie	1,90
Etats-Unis	0,86
Russie	0,27
Mexique	0,25
Tchécoslovaquie	0,08

Ceci pour une année prise dans le tas. La production d'Almaden est inégale et répond plutôt aux oscillations du marché mondial qu'à des irrégularités d'exploitation. En 1925, 22.593 tonnes, en 1927, 50.000 tonnes, en 1934, 20.000 tonnes.

Trêve de chiffres ! Car rien n'est plus vivant que l'histoire des mines d'Almaden. Il semblerait qu'aucune autre au monde n'ait depuis aussi longtemps suscité les convoitises étrangères.

Carthage, avons-nous dit, les exploita durement. Elle en tirait les teintures rouges (cinabres) qu'elle vendait par toute la Méditerranée, dans tout l'Orient et dont elle usait elle-même largement pour ses tissus et bien d'autres choses. Que les guerres puniques aient eu des motifs stratégiques de la part de deux peuples rêvant de l'hégémonie méditerranéenne, soit, mais elle en eut autant de strictement mercantiles et parmi ceux-ci la volonté de Rome d'arracher à Carthage une fructueuse source de revenus. Les mines d'Almaden furent un des grands enjeux de ces guerres au même degré que celles d'autres métaux plus ou moins précieux que Carthage avait mis en exploitation, non seulement dans le sud espagnol, mais encore dans les Pyrénées catalanes comme les arsenics et argents de Queralps, et même jusque dans les Asturies. Déjà l'Espagne était le même enjeu qu'aujourd'hui à cause de son sous-sol.

Rien ne prouve que les Phéniciens d'Afrique n'aient point connu la métallurgie du mercure. Toutefois, les Arabes la connaissaient. L'ont-ils découverte seuls ou, à travers les âges, de génération en génération, des esclaves africains ont-ils transmis des secrets ?

Depuis Charles Quint, le gouvernement espagnol a souvent manqué d'argent. Almaden aidait à sauver la situation. Il y avait toujours preneur. Un gage magnifique. Enfin, les mines furent reprises en main en 1645 par l'administration royale. Ensuite, fut créé la « Junta de Azogue », la « Junte du Mercure ».

En 1775, un terrible incendie ravagea la mine. Elle fut réouverte avec des techniciens allemands qui commençaient à s'y intéresser.

Le technicien teuton a fait son apparition dans l'horizon d'Almaden. Fait curieux, il fallut que, malgré leur réputation, leur œuvre fut redressée par des Espagnols, comme Juan Antonio Cabanillas et Diego Casasola. En 1810, l'invasion française nuisit à l'exploitation de la mine. Le général Victor s'installa dans le château de Retamares et dans la ville d'Almaden avec trente mille hommes mais ne croyez pas que les Français eurent l'idée de développer une production qui, par son rapport, pouvait les aider financièrement. En 1836, Almaden connut de nouveaux des jours sanglants. Elle fut assiégée. Il y eut beaucoup de victimes parmi les mineurs. En 1838, les carlistes prirent la ville. Une milice fut créée pour sa défense et celle de la mine.

(A suivre.)

© Archivos Estatales, mecd.es

APRÈS PLUS D'UN AN DE GUERRE D'INDÉPENDANC

Bien que le photographe ait, pour un instant, distrait et fait sourire cette foule de Hankéou, elle n'en a pas moins entendu l'appel pour la défense que lui adresse ce jeune ouvrier. Chacun verse son obole : qu'elle soit de 5 cents ou de 5.000 dollars, 1.200.00 dollars vont être collectés pendant les manifestations pour la défense du pays.

HANKEOU SERA LE MADRID L L

REPORTAGE de Robert CAPA

Chacun donne pour la défense selon ses moyens, de 5 cents à 5.000 dollars.

Trois minutes de silence pour les morts.

Un chanteur populaire qui vient de réciter la « Ballade de Shanghaï » donne, pour la défense, l'argent, produit de sa collecte et qu'il vient de recueillir dans son vieux chapeau.

LA Chine rivalise d'h l'Espagne pour défendre son t Indépendance. Ce que Madri éon, devenue capitale, le fera.

A l'occasion du premi re de la guerre, le général Chen C ant militaire d'Hankéou, a appelé résistance.

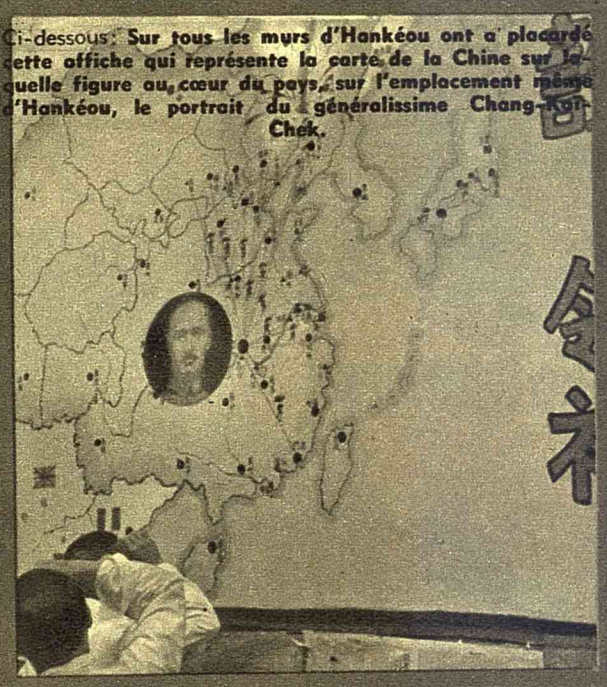
En quatre jours, 1.500.00 été réunis pour la défense.

© Archivos Estatales, mecd.es

LA CHINE

Le général Chen Cheng, commandant des forces qui défendent Hankéou, l'actuelle capitale de la Chine. Le mot d'ordre de la défense est devenu : « Hankéou sera le Madrid de la Chine ».

Ci-dessous : Sur tous les murs d'Hankéou ont a placardé cette affiche qui représente la carte de la Chine sur laquelle figure au cœur du pays, sur l'emplacement même d'Hankéou, le portrait du généralissime Chang-Kai-Chek.



Ci-dessous : La foule d'Hankéou, venue avec calicots et ses mots d'ordre, écoute le discours du général Chen Cheng. Notre photo montre le groupe des marins chinois.

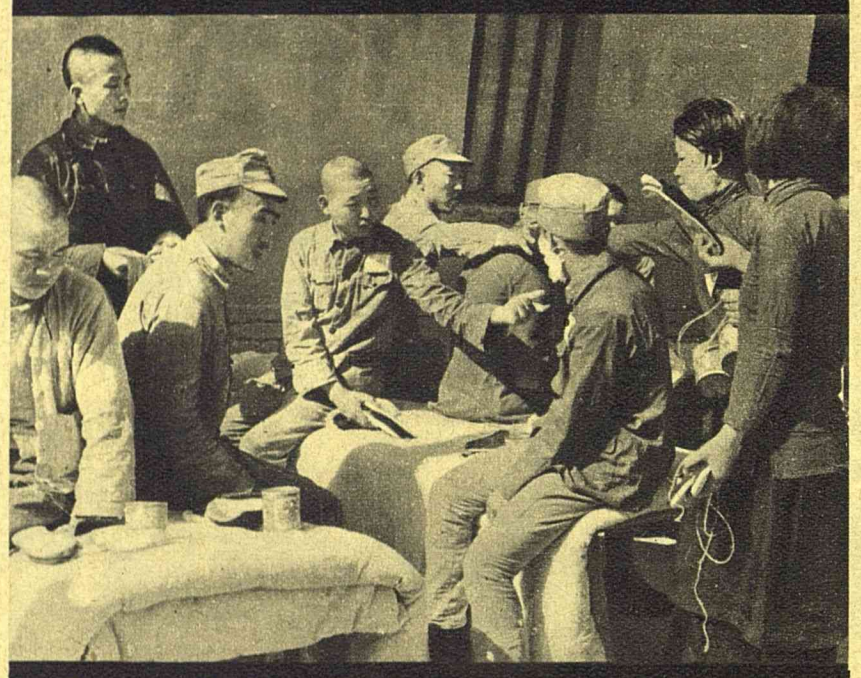
Ci-dessous : Pendant la manifestation d'anniversaire de la guerre, de jeunes ouvriers distribuent à la jeunesse impatiente des tracts apportant à chacun la pensée profonde des défenseurs du pays.

Ci-dessous : L'armée de Hankéou écoute le général Chen Cheng.

Ci-dessous, à gauche : A l'occasion de l'Anniversaire de la guerre d'Indépendance, la foule composée dans sa majorité de jeunes gens écoute parler le chef de Hankéou.

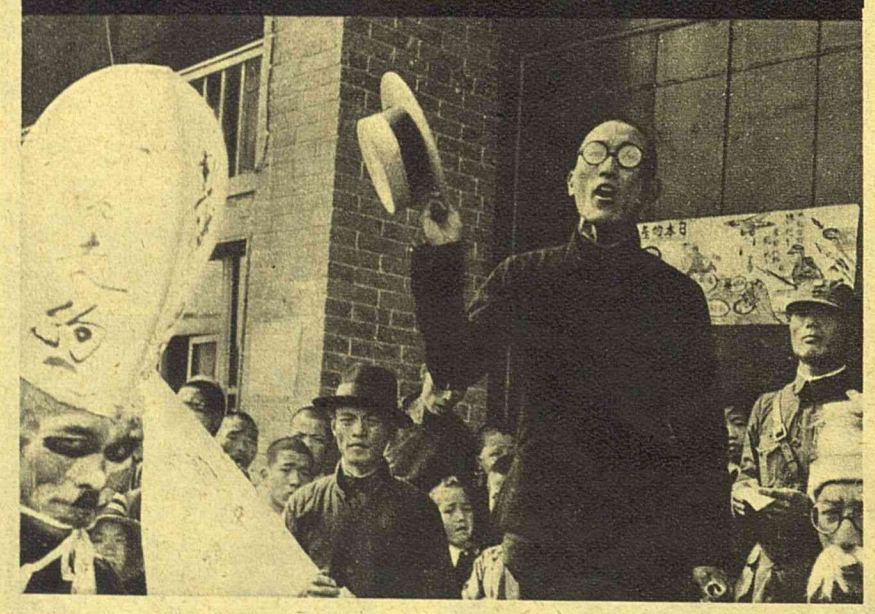
© Archivos Estatales, mecd.es

Pour l'anniversaire de la guerre, les bras chargés de nombreux cadeaux, des femmes et des jeunes filles rendent visite aux soldats blessés.

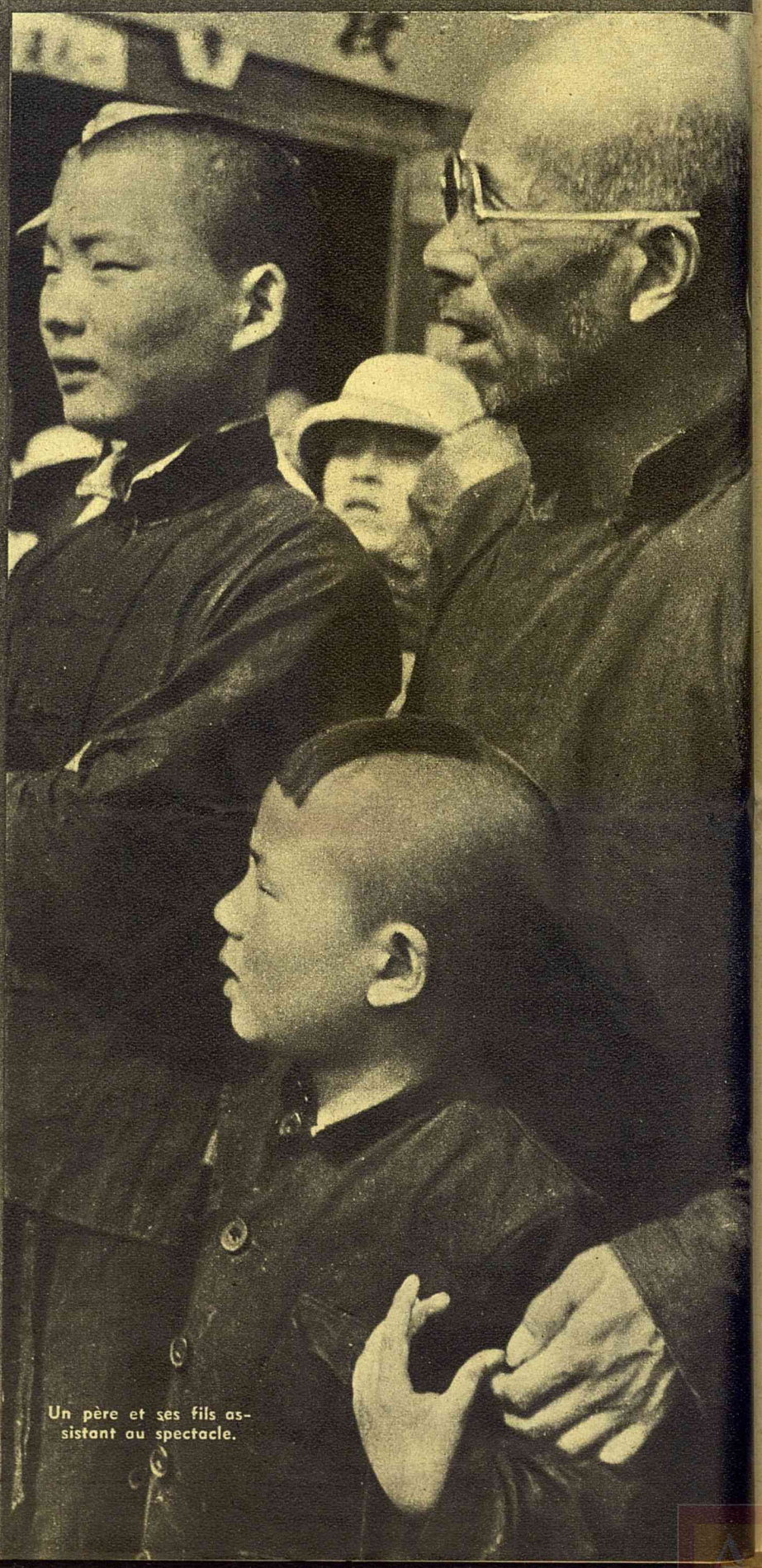


Ci-dessus : **Des jeunes filles distribuent des cadeaux aux blessés.**

Ci-dessous : **Ces étudiants prennent une part active à la propagande pour la défense nationale. En voici un qui, lors d'un spectacle donné en plein air, explique à la foule ce que ce spectacle renferme de vérité politique et culturelle.**



Les femmes sous la direction de Mme Chang Kaï Chek font l'impossible pour servir leur pays. Voici une femme du peuple parlant à d'autres femmes rassemblées.



Un père et ses fils assistant au spectacle.

POUR VOS LOISIRS

vos loisirs *vos loisirs* *vos loisirs*

DES OASIS DE SILENCE ET DE PAIX AU SEUIL DES PYRÉNÉES

SAINT-GAUDENS

AU carrefour des routes de grande communication Perpignan - Toulouse- Biarritz - Pau-Luchon à égale distance de la côte d'Argent et de la côte d'Azur, sur la ligne de chemin de fer Toulouse-Bayonne, Saint-Gaudens, de sa double terrasse, contemple le spectacle grandiose des Pyrénées.

Une corniche de plusieurs kilomètres permet de voir les Pyrénées ariégeoises et le Pic du Midi d'Ossau, ce qui représente plus de deux cents kilomètres de chaîne.

Par sa position, les excursions en Pyrénées Centrales sont réalisables à peu de frais. Vallées, d'Aure, de Luchon, vallée Ariégeoise, Cols du Tourmalet, d'Aspin, Superbagnères, Luchon (situé à 50 kilomètres).

Ainsi pour la montagne, Saint-Gaudens est tout indiqué. Saint-Gaudens est aussi, par sa situation géographique, la capitale touristique des Pyrénées Centrales.

Les curiosités qui s'offrent aux visiteurs sont innombrables. En archéologie, par exemple : les grottes de Gorgas, de Tibiran et de Montespan. A quelques kilomètres, St-Bertrand-de-Comminges, citadelle ancienne, renferme des trésors de l'art religieux. Outre les remparts, des maisons du XV^e^ siècle et du XVI^e^ siècle, un très riche musée archéologique, qui, sous la direction de M. Sapène, le sympathique instituteur, s'enrichit chaque année. Enfin, une magnifique cathédrale sur une hauteur de cinquante mètres, rappelle aux passants et aux visiteurs un passé illustre.

Cette cathédrale Notre-Dame (XII^e^ et XIII^e^ siècles), partie romane et partie gothique, est riche de tombeaux d'évêques, de cloîtres romans, de sarcophages et aussi de merveilleuses sculptures sur bois. Sans oublier ses orgues remarquables. Un véritable trésor d'art. Saint-Gaudens est aussi l'élue du sport. Mais surtout du sport automobiliste. Chaque année, fin juillet, se dispute une des plus importantes épreuves d'Europe: **Le Grand Prix automobiliste du Comminges.** Il a lieu sur un circuit naturel, unique au monde, avec un panorama où la nature a tous ses droits, dans un cadre magnifique qui a comme toile de fond la chaîne majestueuse des Pyrénées, avec ses cimes neigeuses.

Enfin, et cela ne gâte rien, Saint-Gaudens est aussi une capitale thermale et climatique.

Pas moins de neuf stations dont la diversité des eaux le dispute à la diversité du panorama et en font autant de fées au séjour bienfaisant.

Luchon, eaux sulfureuses, voies respiratoires; Barbazan, voies urinaires; Encausse, paludisme; Ganties, Siradan, Nizors, Labarthe-de-Rivière, maladies des femmes; Saliès-du-Salat, femmes et enfants.

Comme stations climatiques, Superbagnères (1.797 mètres), et Saint-Gaudens (400 mètres), ville très accueillante, sans usines ni industrie, mais très commerçante.

En un mot, Saint-Gaudens et sa région immédiate se recommandent par leurs qualités de région touristique, thermale, climatique et sportive. En un mot, ville de repos.

De bons hôtels et restaurants de tous ordres se recommandent par leurs prix et leurs traiteurs, aussi bien aux touristes de première classe qu'aux bénéficiaires des congés payés.

Aussi, nous ne saurions trop répéter : **Le Comminges, avec sa capitale, St-Gaudens, est un coin de France à voir, à visiter, tant l'été que l'hiver.**

Jean FOURNIER.

Vue générale de Saint-Antonin. Au premier plan : le rocher tremblant.

SAINT-ANTONIN

IL reste encore quelques coins de France, d'un pittoresque grandiose ou charmant, et dont la ruée des snobs n'a pas troublé l'originelle pureté. Parmi ces oasis de silence et de paix, nous recommandons vivement la petite ville de **Saint-Antonin,** en Tarn-et-Garonne. A 45 km. de Montauban, elle est située dans un évasement de l'âpre **canon creusé** par l'Aveyron dans les causses du Rouergue.

Sur les hauteurs, ce sont les mornes étendues des « grèzes », mouchetées de genévriers, de buis, de chênes nains — de « chênes en quenouilles » comme dit Emile Pouvillon qui a tant aimé ce pays. Surplombant la rivière, ce sont les lisses falaises de calcaire qui s'allongent en frontons blancs, tel ce Roc d'Anglars, qui domine Saint-Antonin d'un abrupt de 200 m. Contrastant avec les vallons verts où l'alignement des peupliers en sveltes flammes domine les saules pensifs, ce sont les vallées sèches, toutes vibrantes de cigales, où luit parfois, si frais, si pur, le puits bleu d'une fontaine. C'est le pays des « igues » ou avens, des grottes dont quelques-unes sont célèbres — telle la **grotte du Bosc,** récemment découverte et aménagée par une société d'études locales, et qui compte au nombre des grottes-bijoux, ornée de concrétions d'une extrême magnificence.

Ceux qu'intéressent la pêche doivent savoir que l'Aveyron et ses petits affluents sont particulièrement poissonneux. Les collines escarpées, les fourrés impénétrables des penchants sont, à proximité des plateaux et des vallées fertiles, des réserves abondantes en perdreaux rouges · lapins, lièvres — bécasses à la saison.

Les touristes curieux d'histoire savent certainement l'intérêt archéologique que présente la vallée où s'ouvrent tant d'abris-sous-roches, les plateaux qui portent tant de dolmens ou de tumuli, le bourg lui-même enfin, dont l'origine remonte au moins au IX^e^ siècle, qui fourmille de souvenirs lapidaires de tous les âges, parmi lesquels brille le fameux Hôtel de Ville du XII^e^ siècle, que signalent tous les manuels d'histoire. Au reste, une société locale de spéléologie et d'archéologie y a installé un curieux musée aux remarquables collections de préhistoire, riche aussi en souvenirs du folklore local. Les membres de ce petit groupement sont à la disposition des visiteurs pour les informations de tout ordre.

Les amateurs de botanique verront se confronter ici, de part et d'autre de la vallée, des représentants inattendus des flores méditerranéennes et de montagne. Les géologues, qui rencontreront à St-Antonin des confrères particulièrement informés, trouveront partout de quoi s'émouvoir et travailler.

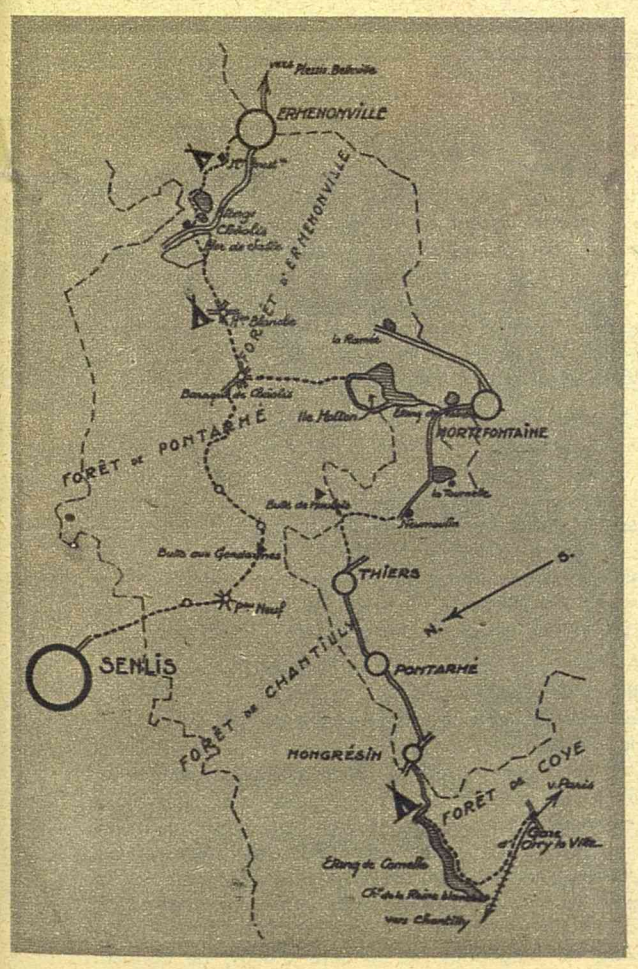
Au bord de la rivière, à 2 kilomètres en amont de la ville, l'auberge de la jeunesse de Saleth offre l'asile de son silence et de ses ombres au pied d'un haut escarpement tout crépu de frondaisons. Ajoutons que le plateau d'Anglars, au tragique « **lapiez** », où les pierres délavées, calcinées, blanchies, jonchant l'étendue comme d'antiques ossements, offre à l'amateur d'immobile silence l'occasion, de plus en plus rare, de féconds recueillements.

Venez donc, lecteurs, à Saint-Antonin. C'est un de ces lieux inspirés et encore intacts où vous découvrirez avec délices que, même matériellement, selon le mot du poète « il y aura toujours de la solitude sur la terre pour ceux qui en seront dignes ».

Pierre BAYROU.

LES BELLES RANDONNÉES

Forêts de Coye, Pontarmé et Ermenonville (Sud)



Départ : Paris Gare du Nord, station d'**Orry-la-Ville-Coye** (ligne de Chantilly).

Se diriger vers le **château de la Reine Blanche** reconstitution néo-gothique d'un ancien château qui aurait appartenu à la reine Blanche de Navarre, en 1350 (2 km.). Jolie clairière **des quatre Etangs de Comelles.**

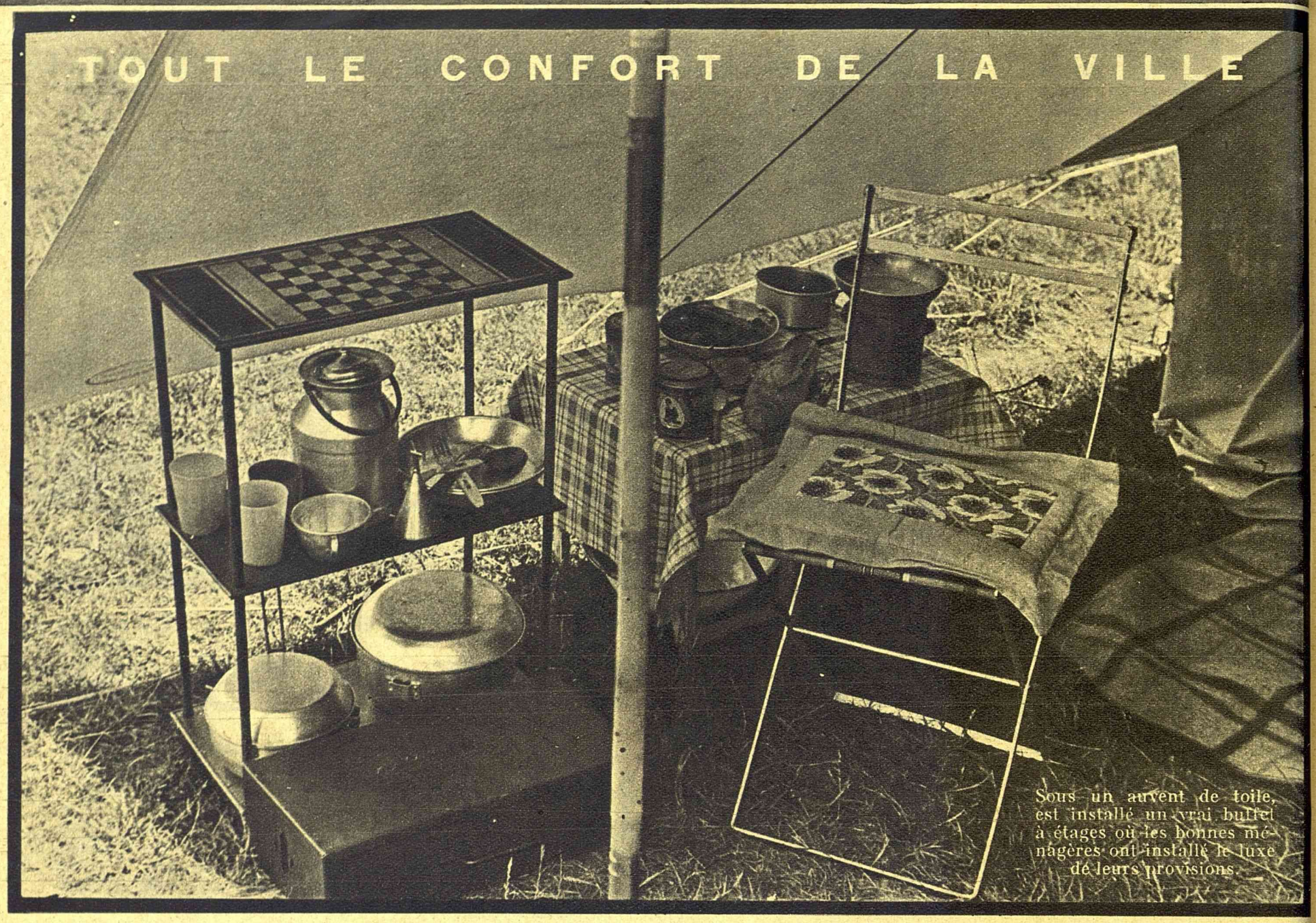
Routes et sentiers agréables pour **Mougrésin** (5 km.), **Pontarmé** (7 km.), **Thiers** (8 km. 1/2) ; on passe à proximité de la **butte des Maulois** pour atteindre **Mortefontaine** (13 km. 1/2). Il faut y visiter le parc **de Vallières,** célèbre par ses charmants donjons, ses lacs, l'île Molton et ses rochers de grès. On traverse le parc (ouvert le dimanche) pour entrer dans la forêt d'Ermenonville et atteindre le **carrefour de Châalis** (18 km.). De ce point, on peut choisir deux itinéraires intéressants :

1° **Vers Senlis** (27 km. au total) par la **butte aux gendarmes** (22 km.), petit piton sablonneux (très belle vue) et le **Poteau neuf** (23 km. 1/2) ou bien 2° vers **Ermenonville** et le **Plessis-Belleville** (26 km. au total) par la **Maison blanche** (site de camping, 15 km.), la mer de sable (16 km. 1/2), le château et les étangs de Châalis 17 km. 1/2), **Ermenonville** (20 km.). Autobus d'Ermenonville à la gare de Plessis-Belleville (route sans intérêts (6 km.).

Retour : Chemins de fer Paris gare du Nord.

Jean LOISEAU.

© Archivos Estatales, mecd.es



Sous un auvent de toile, est installé un vrai buffet à étages où les bonnes ménagères ont installé le luxe de leurs provisions.

BANLIEUES de TOILE

par Georges SADOUL

photos Henri CARTIER

LE dernier îlot de maisons de la proche banlieue vient d'être dépassé et c'est maintenant la grande banlieue, avec ses jardins plus grands, ses maisons plus rares, ses allées de tilleuls, ses vrais champs, ses belles rivières bordées de saules et sur la colline un château qui tient prisonnier dans les murs de son parc les plus beaux arbres et les plus belles prairies de la région.

Il reste, entre la rivière et les murs du parc, une longue bande de terrain, près du pont suspendu, frêle et minutieux comme un modèle réduit. C'est sur ce terrain qu'on entrepose les beaux troncs de peupliers, à l'écorce rude, et que s'établissent les roulottiers, dans ce « stationnement autorisé aux nomades »; c'est là aussi que, durant toute la belle saison, s'établit une des principales villes de la banlieue de toile.

Le dimanche, du haut du pont d'Evry-Petit-Bourg, tout près de Corbeil, c'est le petit bourg des tentes qu'on aperçoit. Les toits blancs ou jaunes se comptent par dizaines, par centaines même. Le train, les tandems, les cars, les autos ont amené ici toute une population qu'attire, en cet endroit, proche encore de Paris, le fond sableux de ce bout de Seine, propice aux baignades.

Il y a tant et tant de tentes que de vraies rues se sont formées. Et chacune des tentes est une vraie maison.

Au fond, c'est la chambre à coucher, avec un luxe de matelas, de couvertures, de bois de lit démontable, et souvent une courtepointe de dentelles, des coussins à ramages. Une descente de lit à images sur laquelle des chats monstrueux jouent avec des bobines. Sur le devant, sous un auvent de toile, est installé un vrai buffet pliant à étages où les bonnes ménagères ont étalé le luxe de leurs provisions et de leur batterie de cuisine en resplendissant aluminium. Tout près, sur une vraie table de salle à manger, sur de vraies chaises (mais, bien sûr, le tout peut se ranger dans une valise) le couvert sera mis sur une nappe de papier, avec des assiettes de carton et des gobelets de bakélite, tandis que le mari ira rafraîchir dans la Seine, au bout d'une ingénieuse ficelle, les litres de **« grand cépage garanti »** et de **« Benazac supérieur** « 11° » vendus par les **« docks de la Seine (148 succursales) ».**

Un crachement, une odeur d'essence règne autour des villes de toile. A croupetons, devant des réchauds à flamme bleue qu'entourent de trois côtés des écrans contre le vent, les ménagères font blanchir les œufs sur le plat, noircir les biftecks, mélangent au jaune du beurre fondu la verdure des haricots verts en boîte. Dans la tente, la grand'mère qui tourne la salade a gardé sa longue robe de deuil et son chapeau noir sur ses bandeaux blancs, mais sa fille est en culottes courtes et le mouchoir rouge de sa poitrine est moins large que la zone écrevisse de ses coups de soleil.

Dans tout ce confort démontable, quelques campeurs en slip essayent de restaurer le culte du feu de bois en soufflant les braises avec une pompe à bicyclette. Mais ces primitifs restent isolés dans un océan de civilisation. L'odeur des pommes de terre frites plane sur le terrain de jeux où les jeunes se lancent des anneaux de caoutchouc et rattrapent des ballons au bout de leurs bras tendus. Au seuil d'une tente-villa, une femme installée comme au salon de coiffure fait rafraîchir son indéfrisable par une amie complaisante.

Un père attentif promène dans une rue éphémère, aux pavés de gazon, la voiture à roulettes de son enfant. Un bébé joue dans un « parc » de bois peint en bleu ciel. Assis dans leurs salles à manger, de braves gros messieurs réclament de la moutarde pour les escalopes ou de la fine après leur café. Ils feront, ensuite, la sieste dans leur transatlantique; lorsque leur voiture les aura ramenés à leur belotte du lundi, ils diront qu'ils ont vécu au grand air, en pleine nature, fait du vrai sport.

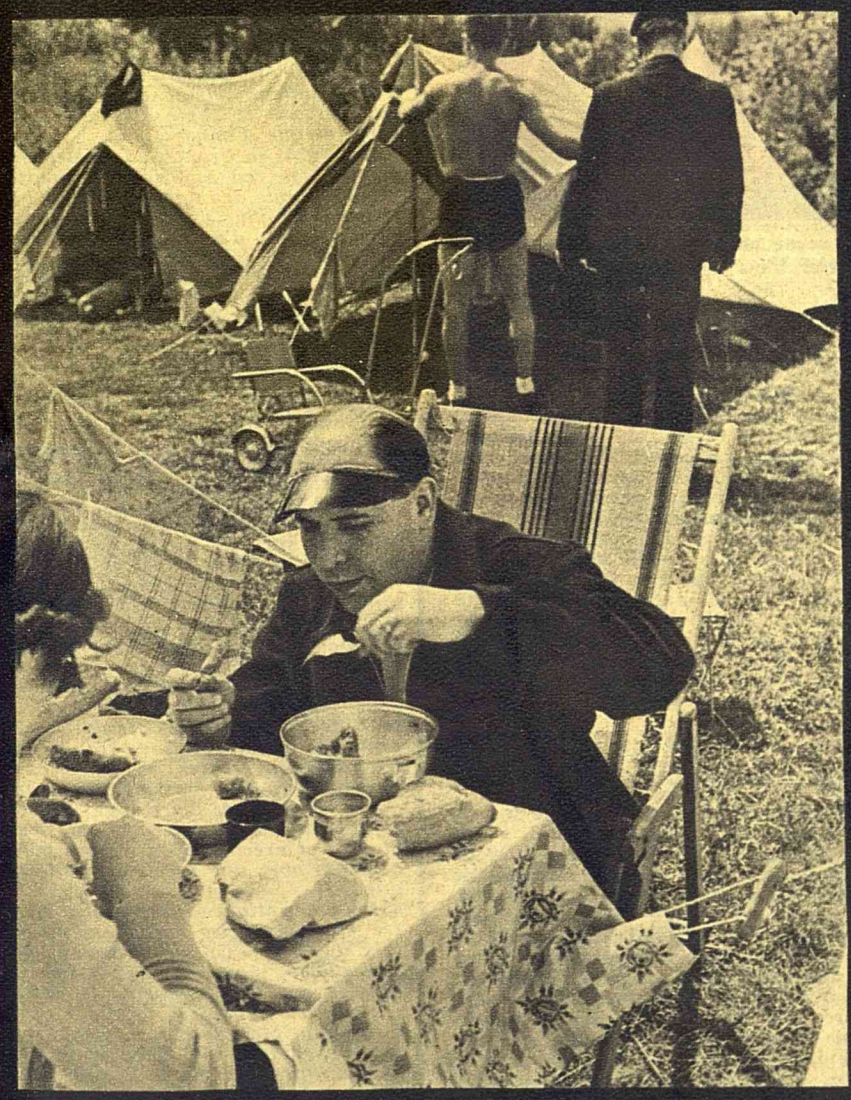
Ainsi vivent, chaque fin de semaine, les villes de la banlieue de toile. En semaine restent quelques tentes cachées dans les saules et qu'entourent des jardins de pierre et de mousse. De jeunes ménages passent ici leurs semaines de vacances, entre l'eau et le soleil, et reviennent à l'atelier plus sains et plus bronzés que ces belles dames de Cannes ou de Deauville pour qui plage veut dire Casino et Bar américain. Banlieues de toile, paradis accessibles, réserves de santé et de soleil, quelle joie de vous voir vous multiplier depuis ces jours d'été 1936 où des millions d'hommes gagnèrent le droit à plus de prairies, de baignades, de lumière d'août, de bonheur.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le fin gourmet débouche la bouteille, qu'au bout d'une ingénieuse ficelle, il est allé rafraichir dans la Seine.

Un isolé, au milieu du confort démontable de ses voisins, essaye de restaurer le culte du feu de bois.

Au seuil d'une tente-villa, une amie complaisante rafraîchira l'indéfrisable de Madame.



De braves messieurs déjeunent abondamment de plats savamment préparés. Le lundi, ils diront qu'ils ont vécu en pleine nature, fait du vrai sport.

Un père promène "attentivement" la voiture à roulettes de son petit.

© Archivos Estatales, mecd.es

RADIO

LE SALON

IL paraît que le XIII[e] Salon de la Radiodiffusion, qui s'ouvre aujourd'hui au Grand Palais, dépassera en éclat les précédents. Au point de vue technique, on s'est surtout attaché à améliorer la qualité des récepteurs à ondes courtes, en quoi, certes, l'on a raison. Les postes qui émettent de telles ondes ont une influence sans cesse grandissante sur l'opinion publique. Ils sont de merveilleux instruments de propagande internationale. Grâce à certains d'entre eux, les peuples des Etats totalitaires ne sont pas complètement isolés du monde civilisé. On sait le rôle que jouent Radio-Moscou et les courageux émetteurs clandestins des Fronts de la Liberté allemands et italiens. Malgré la répression de la Gestapo et de l'O.V.R.A., malgré la hache du bourreau, le camp de concentration et les îles Lipari, des milliers d'auditeurs, par delà le Rhin et les Alpes, se mettent chaque soir à l'écoute des ondes de vérité. Voilà pourquoi il faut souhaiter que la réception des ondes courtes soit aussi parfaite que possible et se féliciter des efforts des constructeurs dans ce sens.

Le Salon, dont on nous dit monts et merveilles, apportera une grosse déception à ceux qui s'impatientent de voir la télévision entrer dans le domaine pratique. La télévision, ça existe peut-être en Angleterre, peut-être aussi aux Etats-Unis, mais pas en France. Des émissions spéciales de la Tour Eiffel seront reçues au Grand Palais pendant le Salon. Quelques dizaines de spectateurs pourront voir, simultanément, sur un grand écran, évoluer des artistes. Mais la télévision, telle que le public la souhaite, ce n'est pas ça du tout. S'il faut, pour en profiter, se rendre dans une salle éloignée, faire la queue à un guichet et payer un droit d'entrée, autant aller au théâtre ou au cinéma. Non. Qu'on ne nous parle pas de télévision avant que chacun puisse l'obtenir chez soi.

Il y aura aussi, au Salon du Grand Palais, une salle de spectacle où seront présentées, chaque soir, les vedettes de la radio. Parions que ce sera le clou du Salon. Le public est aussi avide de voir en chair et en os les grands artistes du micro qu'il l'est de contempler « à la ville » Danielle Darieux ou Greta Garbo.

Ce que nous souhaitons, pour l'amour de l'art radiophonique, le seul qui nous intéresse, c'est que ces soirées nous vaillent des retransmissions originales et soignées.

Enfin, regrettons qu'à ce Salon ne figure pas un pavillon du public, un lieu où il puisse exposer ses doléances. Pendant l'Exposition de l'an dernier, on sait le succès qu'a obtenu le referendum du R.U.P., au pavillon de la Paix. On aurait dû s'inspirer de ce précédent pour organiser une vaste consultation populaire sur les sujets qui nous tiennent à cœur. Vous avez deviné qu'il s'agit surtout de la fameuse question des revues de presse et des informations. « Que pensez-vous des mesures prises par le gouvernement ? » demanderait-on au public.

La réponse ne ferait pas de doute, et c'est bien pour ça, parbleu, que notre suggestion n'a aucune chance d'être retenue.

Mais quelle belle occasion aurait M. J. Jullien, ministre des P.T.T., de satisfaire les auditeurs en annonçant, dans son discours d'inauguration, cet après-midi à seize heures, que lesdites mesures de restriction sont rapportées et que la radio n'a plus de chaînes à la patte !

♣

... On sait que Radio-Saragosse donne deux fois par jour des émissions en langue française. Or, voici que nos cagoulards se plaignent de ne pouvoir entendre clairement ces émissions. Un de leurs journaux accuse le gouvernement français de « brouiller » Radio-Saragosse, de crainte que les Français « entendent une voix qui exalte la patrie ». De quelle patrie ces messieurs veulent-ils parler ? De celle de M. Mussolini ou de celle de M. Hitler ? « Il faut, ajoute le journal en question, que ce scandale du brouillage cesse et que les Français puissent entendre ce poste d'esprit vraiment français. » Saragosse de riche, va !

L'AUDITEUR X...

POSTE AÉRIENNE

Utilisez la **Poste aérienne**, elle supprime les distances. Il suffit pour cela :

de mentionner « **Par Avion** » sur l'enveloppe;

d'acquitter la surtaxe fixée pour chaque pays;

de déposer à temps le courrier en tenant compte des fréquences ci-après :

— Pour l'Europe et l'Afrique du Nord : services quotidiens.
— Pour l'Afrique Occidentale Française : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
— Pour l'Amérique du Sud : service bihebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
— Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : service hebdomadaire (départ le jeudi).

◆

Demandez à **AIR FRANCE,** Service Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa brochure gratuite « Comment utiliser la Poste aérienne ».

LES FILMS

LE RESCAPE

Un moderne conte des mille et une nuits. Comment le fils du savetier, pour épouser la princesse, dut courir les rues de Bagdad à la recherche du vase bleu, comment il rejoignit la caravane du sultan en tapis volant, et comment il n'échappa au courroux du père que pour revenir de Chine à la nage. On a remplacé le sultan par un marchand de bois et le fils du savetier par un unijambiste rescapé d'une catastrophe de dirigeable. Le film commence comme une pièce psychologique, puis sombre tout doucement dans une hystérique loufoquerie. L'excellent acteur qu'est Charles Winninger est responsable de tout ce qui fait l'intérêt et la vraisemblance de cette histoire qui n'est pas plus désagréable qu'une autre. (*Film américain de Busby Berkeley avec George Brent, Anita Louise, Charles Winninger, etc.*).

CHALLENGE

C'est l'histoire romancée de la conquête du Mont-Cervin par des alpinistes anglais, à la fin du Second Empire. L'œuvre est consciencieusement faite et ne manque pas d'intérêt dramatique. Les scènes de montagne sont réalisées avec une habileté qui n'est pas déplaisante, et les reconstitutions d'atmosphère d'époque ne sont pas maladroites. Mais nous aimerions *Challenge* s'il ne venait pas après dix autres films d'alpinisme. Le sujet : les Allemands avaient, avant Hitler, produit quelques œuvres intéressantes dans ce genre, qui maintenant, semble épuisé et réduit à des poncifs : la corde qui casse, les souliers sur le rocher, les escalades de roches en surplomb, etc. L'Allemand Luis Trenker, qui fut la vedette des films d'alpinisme d'autrefois est un des héros du film. C'est un bien mauvais acteur, déclamatoire, et qui frappe à coups de poing les rochers qu'il ne peut escalader. (*Film anglais de Milton Rosmer avec Luis Trenker, Robert Douglas, Joan Gardner, etc.*).

CINÉMA

Dans « Josette et Compagnie », gentiment mis en scène par Allan Dwan, Simone Simon n'est pas plus mal que dans ses autres films d'Hollywood.

SUR LA PENTE

Un femme qui aimait trop les plaisirs est devenue la complice d'un gangster. Meurtrière, traquée, défigurée, elle mène une vie misérable jusqu'à l'heureuse fin nécessaire à toutes les productions commerciales. Cette œuvre, dans la bonne tradition des films de gangster contient des moments assez habiles. Celui, par exemple, où l'on voit flamber une voiture dans le coffre duquel est enfermée l'héroïne. Ricardo Cortez, qui était très médiocre dans le médiocre *Mystère du Chat Noir*, montre qu'on peut avoir été une grande vedette au temps du muet et rester aujourd'hui un acteur excellent. (*Film américain d'Alfred Werker avec Ricardo Cortez, Phyllis Brooks, etc.*).

●

LES DEUX BAGARREURS

Dans un congrès d'anciens combattants, deux entreprenants légionnaires font la cour à une jolie chanteuse. Un père qui avait voulu empêcher son fils de se marier avec une chorus-girl épouse lui-même une chanteuse, ce qui lui vaut quelques jours de captivité dans une maison de fous. Il y a beaucoup d'entrain et de drôlerie dans ce film taillé sur un patron archi-connu. On se bagarre sans cesse et c'est tout juste si ce n'est pas à coup de tartes à la crème. Mais les tartes à la crème ne valent-elles pas mieux que les mots d'esprit trop sucrés ? On verra sans ennui cette production courante. (*Film américain de George Marshall avec Victor Mac Laglen, Raymond Walburn; Louise Hovick, etc.*).

GARGOUSSE

Un maire autoritaire, qui prend des allures de dictateur, terrorise une petite ville méridionale. Le chef de gare du tortillard local, rebouteux et braconnier, après diverses farces, oblige le maire à démissionner. Le sujet était après tout assez sympathique et aurait pu donner lieu à une satire qui aurait dépassé le cadre d'un ordinaire vaudeville. Mais hélas ! la mise en scène et le dialogue sont très en dessous du médiocre. On ne rit pas beaucoup à ce film comique ; et le talent de M. Bach, vedette de cette production, est si limité qu'on ne peut regretter que ce comique soit maintenant à peu près sans emploi (*Film français de Henri Wulchleger, avec Bach, Saturnin Fabre, Jeanne Fuzier Gir, etc.*).

●

LE MYSTERE DU CHAT NOIR

Le multimillionnaire assassiné se promène en autocar. Le chat, qui a tué le concierge, a aussi avalé le collier de diamants. Le fiancé de la marchande de gaufres a rattaché par un tuyau le moteur de sa voiture au chauffage central pour asphyxier le demi-frère vagabond. Tel est à peu près le résumé des diverses péripéties de ce film où le rôle du « *chat noir* » est tenu par un matou tricolore. On défie tout esprit normalement constitué de se reconnaître dans cette intrigue compliquée dont presque toutes les images représentant des décrochages de téléphone, des fermetures de porte ou des montées d'escalier. (*Film américain de William Mac Gann.*)

G. S.

Les premiers dessins animés (1833)

Si nous pouvons aujourd'hui assister à des représentations de cinéma, c'est que notre œil est un instrument imparfait et que sa rétine conserve pendant une dixième de seconde environ l'image qu'elle a perçue.

Un peu avant 1830, *le physicien belge Plateau, un des fondateurs de l'optique moderne, remarqua qu'en faisant tourner deux roues dentées en sens inverse autour d'un même axe, ces roues apparaissaient comme une seule roue pleine. Faraday, physicien anglais, perfectionna cette expérience en remplaçant la deuxième roue par une seule roue et son image reflétée dans un miroir. A la fin de* 1832, *Plateau eut l'idée de placer sur le disque de carton de sa roue les images successives d'un même mouvement décomposé. Il observait ces images dans une glace par des petites fenêtres percées dans le disque, à raison d'une ouverture par image. Il put voir alors le mouvement se recomposer en partant d'images fixes.*

Plateau n'était pas le seul à poursuivre des travaux dans ce sens. Durant ces mêmes mois de la fin de 1832, *un professeur de physique à l'Ecole Polytechnique de Vienne, Stampfer, mettait au point un appareil à dessins animés qu'il baptisait du nom singulier de* Stroboscope. *Plateau avait donné à sa propre invention un nom plus barbare encore :* phénakisticope. *La même année* (1833) *où Plateau et Stampfer publiaient les résultats de leurs travaux et rendaient publiques leurs découvertes, l'Américain Horner mettait au point un appareil de conception très voisine, le* Dedaleum, *qui fut par la suite également appelé « roue de la vie », ou encore* Zootrope. *Le principe de l'appareil de Horner était fondé lui aussi sur l'observation de dessins à travers des fentes, mais, innovation capitale, les dessins étaient disposés sur une bande de souple et interchangeable, ancêtre extrêmement primitif du film moderne, qu'on plaçait à l'intérieur d'un tambour métallique tournant sur son axe et percé d'autant d'ouvertures que d'images.*

Dès 1834, *en France, en Angleterre, en Autriche, en Amérique, se multiplièrent, sous des noms divers et baroques, les jouets scientifiques qui permettaient d'animer les dessins. Le grand poète Charles Baudelaire décrivit ainsi un de ces jouets dans un de ses essais de l'*Art Romantique, *publiés au début du second Empire :*

« Supposez un mouvement quelconque, par exemple un exercice de jongleur ou de danseur, divisé et décomposé en un certain nombre de mouvements ; supposez que chacun de ces mouvements, au nombre de vingt, si vous voulez, soit représenté par une figure entière du jongleur ou du danseur et qu'ils soient tous dessinés sur un cercle de carton. Ajustez à ce cercle, ainsi qu'à un autre cercle troué à distances égales de vingt petites fenêtres, un pivot au bout d'un manche, que vous tenez comme un écran devant le feu. Les vingt petites figures se reflètent dans une glace placée en face de vous. Appliquez votre œil à la hauteur des vingt petites fenêtres. La rapidité de la rotation transforme les vingt ouvertures en une seule, circulaire, à travers laquelle vous voyez se réfléchir dans la glace vingt figures dansantes, exactement semblables et exécutant les mêmes mouvements avec une précision fantastique. »

La description de Baudelaire montre clairement les inconvénients de tels appareils. On n'apercevait pas une image, mais vingt à la fois, et d'autre part les mouvements exécutés par les figurines, réduits à vingt images au plus, sont forcément limités. Cependant, dès cette époque, le dessin animé existe et la possibilité de remplacer les dessins par des photographies viendra rapidement à l'esprit des chercheurs.

Georges SADOUL.

© Archivos Estatales, mecd.es

POUR VOS LOISIRS

SPORTS

LES CHAMPIONNATS D'EUROPE D'ATHLÉTISME

Les 3 - 4 et 5 Septembre

1924 ! Stade de Colombes ! Drapeaux en tête, les équipes de quarante nations défilent. Le stade tout neuf et rempli d'une foule vibrante acclame longuement chacune d'elles. Les capitaines prêtent serment, jurent que leurs hommes et eux-mêmes sont, dans le sport qu'ils aiment, purs, loyaux, vrais amateurs. Le stade applaudit les hymnes nationaux : les VII[e] Jeux Olympiques sont ouverts !

Le stade olympique de Colombes a vu depuis lors se dérouler d'autres grandes rencontres internationales, un nombre extraordinaire de matches de football, de rugby, d'athlétisme, l'an dernier les VIII[e] Jeux Universitaires Internationaux, plus récemment la Coupe du Monde de Football. Agrandi, remis à neuf, capable de recevoir une foule immense, il sera le théâtre d'après demain et durant trois jours des 2[e] Championnats d'Europe d'Athlétisme.

Tout rajeuni, le stade de Colombes connaîtra de nouveau, à cette occasion, les fastes olympiques. N'y aura-t-il pas en effet le même défilé magnifique des athlètes de toutes les nations représentées, et, si les capitaines ne prêtent pas le serment olympique, du moins les Championnats seront très solennellement ouverts par le Président de la République, sportif impénitent, venu en cette après-midi tout exprès.

L'histoire des Championnats

Elle est courte, puisque ce grand tournoi européen n'a été disputé qu'une fois, en 1934. C'est lors d'un congrès, qui eut lieu en 1926 qu'on parla pour la première fois de Championnats d'Europe. Des projets, des rapports furent soumis, étudiés, puis d'année en année, à chaque nouveau congrès, renvoyés. Enfin, en septembre 1933, on se décida, et il fut entendu que les premiers Championnats — ce qu'on pourrait appeler les Jeux Européens — seraient organisés dès l'année suivante. L'Italie chargée de l'entreprise accepta, et les 7, 8 et 9 septembre 1934, les athlètes d'Europe — les Anglais ayant décliné l'offre de participation qui leur avait été faite, exceptés — se disputèrent les vingt-deux titres mis en compétition. Si l'on avait établi — ainsi que cela se fait aux Jeux Olympiques — un classement général internations, la première place serait revenue à l'Allemagne devant la Finlande, la Hongrie, la Suède, la Hollande, la France, l'Italie, la Norvège, etc. Mais, aux Championnats d'Europe on ne classe pas les nations, on se contente simplement de sacrer des champions et cela n'est, à dire vrai, pas plus mal.

Ces premiers Championnats connurent un succès tel que l'on décida, lors d'un autre Congrès tenu à Berlin en 1936, de faire disputer tous les 4 ans (deux ans après les Jeux Olympiques) ces « Jeux Athlétiques Européens ». Et c'est à ce Congrès qu'il fut fait à la France le grand honneur d'organiser chez elle en 1938 ces 2[e] Championnats d'Europe auxquels nous allons assister dès samedi prochain.

Les nations représentées

Vingt-cinq nations participeront aux Championnats d'Europe, ce sont : Albanie, *Allemagne*, Belgique, Bulgarie, *Danemark*, Eire, *Esthonie*, *Finlande*, Grande-Bretagne, *Grèce*, *Hongrie*, *Italie*, *Lettonie*, Lichtenstein, Luxembourg, *Norvège*, Pays-Bas, *Pologne*, Portugal, Roumanie, *Suède*, *Suisse*, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, *France*.

(Nous avons écrit en caractères italiques les pays ayant pris part aux Championnats de 1934.)

Les épreuves et... les favoris (1)

100 *mètres* (10" 3/10) (2) et 200 *mètres* (20" 9/10) (2). En l'absence de l'Anglais Holmès, la victoire devrait revenir soit au Hollandais Osendarp (10" 3/10 aux 100 m. et 21" 8/10 aux 200 m.), soit au Suédois Standberg (10" 3/10), suivis d'assez près par l'Allemand Kersch (10" 4/10), le Hollandais Baumgarten (10" 5/10).

400 *mètres* (46" 7/10). Le recordman d'Europe, l'Anglais Brown, partira favori. L'Allemand Linnhoff (47" 3/10), le Hollandais Baumgarten, lui livreront à coup sûr une bataille sévère.

800 *mètres* (*1'48" 4/10*). Wooderson ne courra sans doute pas cette épreuve et alors l'on voit très bien le grand champion Harbig (1'51" 6/10) disputer la palme à Lanzi (1'50" 7/10), à Gassowsky (Pologne), Mac Cabe (Grande-Bretagne).

1.500 *mètres* (3'48" 6/10). Wooderson, le prestigieux recordman du monde étant là, il se pourrait bien que le record du monde soit battu ! Lors de sa tentative contre le record du 1.500 m., il a réalisé 3'49". C'est de loin, cette année, la meilleure performance européenne. On ne voit guère que le Finlandais Hartikko (3'52"), le Suédois Jansson (3' 52" 2/10), l'Italien Beccali (3'52" 2/10), le Hongrois Szabo (recordman d'Europe), le Belge Mostert, pour l'inquiéter sérieusement.

5.000 *mètres* (*14'17"*). Pekuri et Maeki qui ont couru la distance aux récents Championnats de Finlande, respectivement en 14'27" 4/10, 14'29", auront, en la personne du Suédois Jansson (14'28" 8/10), un adversaire redoutable. Et si Rochard, le tenant du titre...

10.000 *mètres* (*30'05" 6/10*). Là encore les Finlandais apparaissent imbattables avec Salminen (30'19") et Lehtinen. Le Hongrois Szylogi (30'57"), l'Anglais Emery, gagnant du Cross des Six Nations, pourraient toutefois s'intercaler.

110 *mètres haies* (14" 1/10). L'Anglais Finlay, recordman d'Europe, en belle forme, partira favori. Il semble que son compatriote Thornton (14" 3/10), le Suédois Lidman (14" 3/10), et l'Allemand Kumfman (14" 5/10) soient ses adversaires les plus redoutables. Et Brisson, qui peut prendre une bonne place s'il accède en finale...

400 *mètres haies* (52" 4/10). Prudent Joye (53") est nettement favori devant les Allemands Glaw (53" 2/10) et Hœlling (53" 6/10), le Hongrois Kovacs (53" 9/10) et le Belge Bosmans (54").

3.000 *mètres steeple*. L'épreuve sera sévèrement disputée entre Larson (Suède), les Finlandais Lindblad et Tuminen, l'Allemand Dompert, les Français, etc., et le Suédois peut parfaitement en sortir vainqueur pour autant qu'il puisse être jugé sur ses récentes performances.

Maratnon. A qui reviendra le titre ? N'est-ce pas la course la plus incertaine, celle aux pronostics les plus fragiles. Les Finlandais, le Suédois, semblent devoir être les plus forts. A moins que Waltispurger...

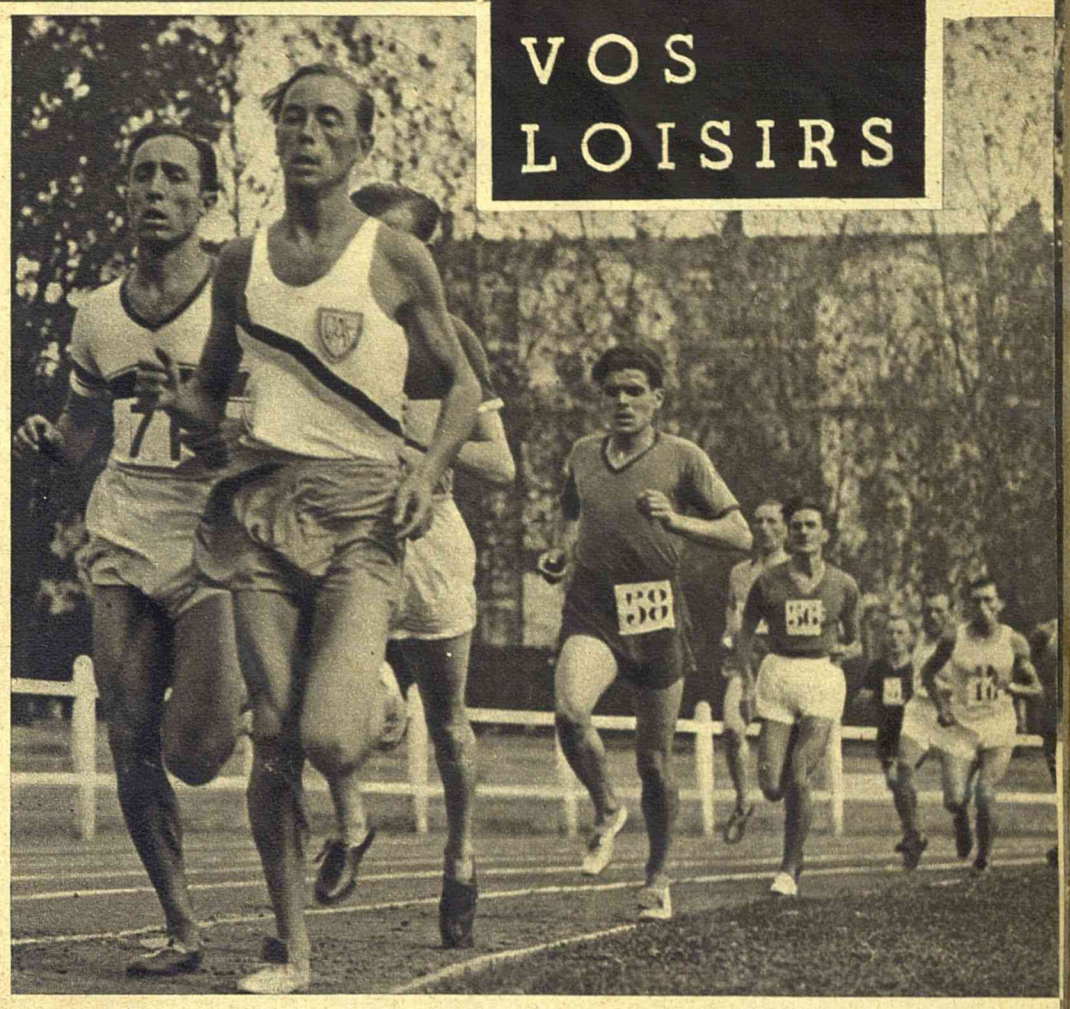
Relais 4×100 *mères* (40" 3/10). L'équipe d'Allemagne doit l'emporter devant la Suède et la Hollande, l'Italie ou... la France.

Relais 4×400 *mères* (3'9" 8/10). L'équipe anglaise vraisemblablement devant l'Allemagne et la France.

---

(1) Les performances indiquées pour chacun des athlètes ont été réalisées cette année.

(2) Nous avons indiqué, entre parenthèses, et après l'énoncé de chaque épreuve, le record d'Europe; en caractères italiques quand la performance est en même temps record du monde.



Le Français Roger Rochard qui peut, s'il est en forme, garder, dimanche, son titre de champion d'Europe des 5.000 mètres.

Marche (50 *km.*). L'épreuve est très ouverte : qui des Anglais, des Allemands, des Italiens ou des Français l'emportera ? Peut-être Cambrai, après tout, s'il est en forme !

Décathon (7.824 points). L'Allemand Sievert semble imbattable.

Hauteur (2 m. 04). Le Finlandais Kotkas recordman d'Europe est favori, son compatriote Kalima (1 m. 97) le suivant d'assez près, puis les Allemands Weinkoetz (1 m. 97) et Martens (1 m. 95), le Suédois Lundquist (1 m. 93), etc.

Longueur (7 m. 90). Les Allemands Long, recordman d'Europe, et Leichum (7 m. 48) sont favoris. L'Italien Maffei (7 m. 47) sera dangereux ainsi que le Suédois Stenquist (7 m. 37), en belle forme.

Perche (4 m. 25). En Europe on dépasse difficilement les 4 m., et la victoire reviendra, après un long barrage, soit à l'Allemand Sutter, au Suédois Lindblad, à l'Italien Roméo, ou au Français Ramadier, sauteurs qui ont tous passé 4 m. durant cette saison.

Triple saut (15 m. 48). Le Finlandais Rajassari (15 m. 31) devrait être champion, devant l'Allemand Kotrascheck (15 m. 28) et le Suédois Anderson (14 m. 90).

Poids (16 m. 60). Le recordman d'Europe, l'Allemand Wœlke, ou son compatriote Stoek (15 m. 58) enlèveront sans doute le titre, à moins que le Suédois Bergh (15 m. 42), ou l'Esthonien Kreeck (16 m. 05)...

Disque (*53 m. 10*). Le recordman du monde, l'Allemand Schroeder, est favori, devant l'Italien Oberweger (51 m. 49), l'Allemand Lampert (50 m. 85) et le Finlandais Kotkas (50 m. 03).

Javelot (77 *m.* 23). De Jarwinen ou de Nikkanen (75 m. 50), les deux Finlandais, lequel sera champion, peut-être le premier nommé, recordman du monde, ou peut-être l'Esthonien Sule (75 m. 03) ou l'Allemand Stoek (69 m. 50) ?

Marteau (*58 m. 24*). Les Allemands Hein, récent recordman du monde, ou Blask (56 m. 30) fourniront à coup sûr le vainqueur.

Les Français

Comment nous comporterons-nous ? Que ferons-nous dans les courses, dans les concours ? En « sprint pur », rien ou presque rien, tout juste une bonne résistance en série. Aux 400 m., Bertolino (48" 4/10) doit fournir une jolie course; aux 800 m., Lévêque peut, en « descendant » jusqu'à 1'53", terminer 4[e] ou 5[e]; aux 1.500 m., Goix, en bonne forme, peut très bien finir assez près du vainqueur; aux 5.000 mètres, Rochard, qui a retrouvé le bon moral, peut du même coup connaître à nouveau la grande forme de 1934 et — que tous nos vœux l'accompagnent — garder son titre; aux 110 m. haies, Brisson peut aller jusqu'en demi-finale et battre son record. De Prudent Joye, nous redirons qu'il peut enlever le titre du 400 m. haies et battre, lui aussi, son difficile record de France, accomplissant par là une grande performance. Dans le 3.000 m. steeple (il aurait peut-être fallu que nous eussions Iterolle), pas beaucoup de chances. Waltispurger, nous l'avons dit, dans le marathon, peut se classer fort bien, et qui sait, vaincre tout le monde. Dans les relais, une place d'honneur au 4×400, une moins bonne dans le 4×100. L'épreuve de marche sera très difficile pour le recordman Cambrai, qui doit tout de même se classer fort honorablement, ainsi que son camarade Bussières. Au décathlon, notre meilleur représentant Mahé est trop loin de Sievert pour qu'il soit utile d'insister. En hauteur, Moiroud peut passer 1 m. 90 et ainsi terminer en bon rang, de même que Joanblanc en longueur, qui saute couramment 7 m. 20. Au saut à la perche nous aurons Vintousky, remis de son claquage, et le toujours jeune et combien valeureux Ramadier, dont nous faisons sans hésiter notre favori, mais oui ! Au triple saut, avec ou sans Robert Paul, nous n'avons aucune chance. Au poids, Noël peut lancer à 15 mètres et nous valoir, de même qu'au disque en compagnie de Winter, une place d'honneur. Au javelot, ni Doré, ni Frinot, qui vient de dépasser les 60 mètres, ne peuvent encore inquiéter les extraordinaires Finlandais.

En résumé

Si nous nous fiions à ces rapides pronostics, nous dirions que l'Allemagne doit remporter 7 titres, la Finlande 6, l'Angleterre 4, la Hollande 2, la France 2, l'Italie 1 et la Suède 1. Mais les pronostics sont choses si fragiles ! De toute façon on peut être sûr que les titres mis en compétitions donneront lieu à des luttes fort belles.

Et samedi nous irons à Colombes voir les athlètes d'Europe se disputer les couronnes de champions, faire mordre la cendrée à tous les pronostics et nos champions de France reprendre dans les compétitions internationales la place qu'ils méritent.

Jean ROIRE.

© Archivos Estatales, mecd.es

DEMIS

Jaquette en grosse laine beige marron. Blouse marron foncé, à pois jaunes.

Tailleurs Sport

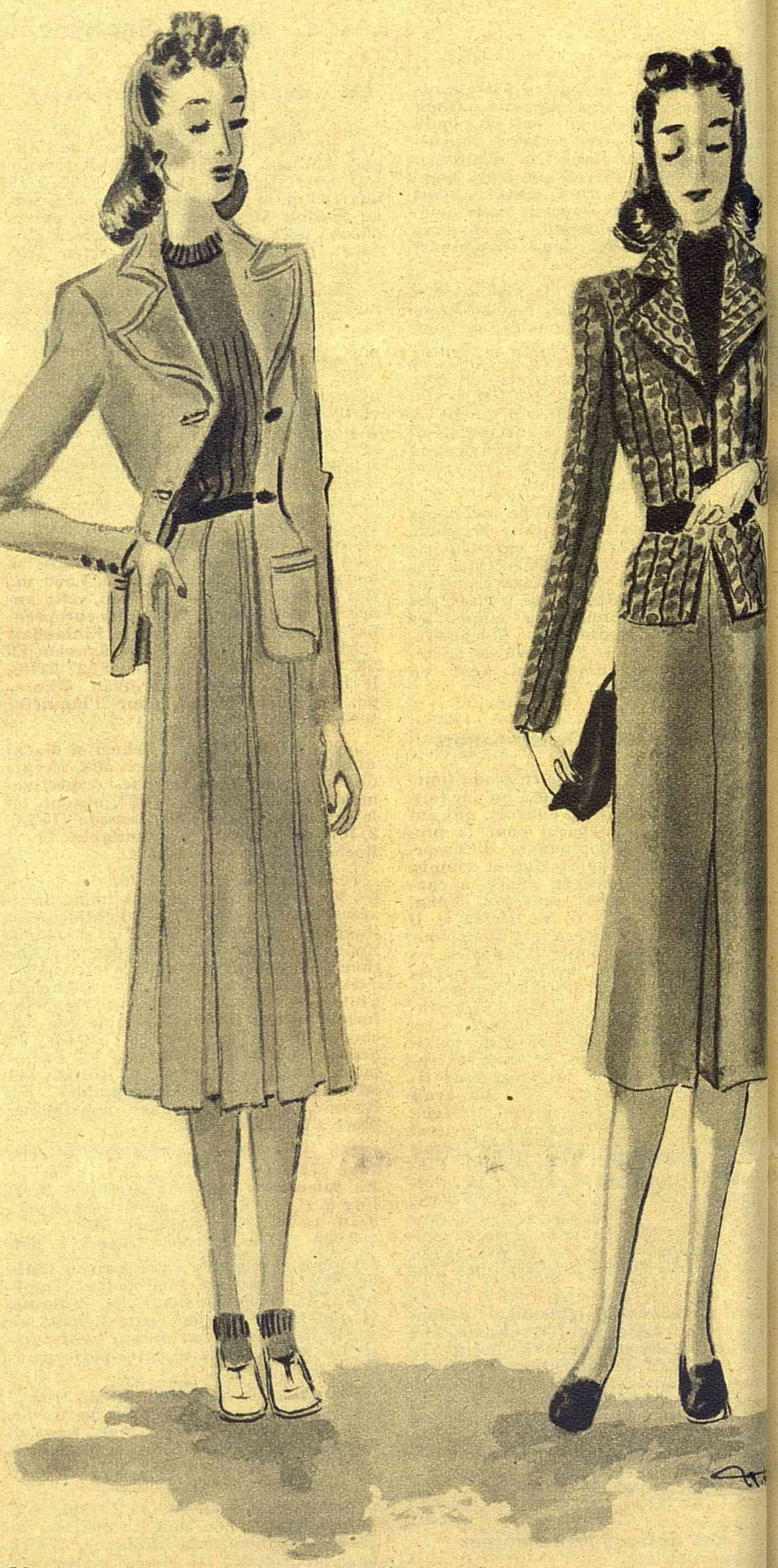
Un tailleur sport ne veut pas dire simplement un tailleur qu'on ne met qu'au moment de faire du sport; personne ne peut se permettre cela à l'heure actuelle, un tailleur sport est un tailleur simplement pratique, confortable, et qui peut se porter sous la pluie sans risquer d'être déformé. Il doit également ne pas être « de saison », c'est-à-dire se porter aussi bien pour les vacances en voyage l'été, que tous les jours d'hiver à la ville. Vous allez me dire peut-être que le même tailleur ne peut pas faire double emploi, pourtant rien n'est plus facile. Il faut éviter la jupe-culotte. La jupe-culotte doit être indépendante et se mettre aussi bien avec un chandail que sous un manteau.

Le tailleur sport doit être en tweed ou de coloris neutre : gris foncé, beige, marron; le bleu marine si tentant est trop salissant, un tissu rugueux prend moins la poussière qu'une flanelle (pourtant si jolie) d'apparence lisse. La jupe demande un peu d'ampleur, soit devant ou derrière, selon la conformation de chacune. Droit fil derrière, trois tranches légèrement en forme sur le devant, voilà peut-être ce qu'il y a de plus banal mais en tout cas ce qu'il y a de plus commode, car les plis ont besoin d'être souvent repassés; la jaquette pas trop courte, quatre poches, un col tailleur, une martingale dans le dos.

Choisissez un tissu de bonne qualité. Ce tailleur, Mademoiselle, aura l'avantage d'être porté longtemps. Je vous entends soupirer : « Il n'y a pas moyen d'user mon vieux tailleur. »

N'est-ce pas tout ce que nous pouvons nous permettre de lui demander ?

ROUGE-GORGE.



Un tailleur classique en flanelle grise; il est préférable de choisir un gris foncé, vous porterez ainsi ce tailleur en toute saison; la jupe est faite de plis creux, la jaquette a deux boutons et est garnie de piqûres; le pull-over est en laine tricotée bleu marine.

Sur une jupe de flanelle, vous pou porter cette jaquette de tweed fanta vous aurez la facilité d'avoir deux quettes pour la même jupe, celle en tw et celle assortie à la jupe.

© Archivos Estatales, mecd.es

I SAISON

Petits Conseils

Le coton est une matière qui devient de plus en plus à la mode; il a tous les avantages, il est bon marché et d'apparence très variée. Nous avons épuisé toutes les idées de ce que nous pouvons faire avec le coton pour notre toilette. Il peut également être très utile pour l'ameublement : votre fauteuil qui vient de votre grand'mère est usé et à refaire : c'est trop coûteux. En faisant une housse de coton à fleurs ou à raies, vous avez néanmoins un fauteuil nouveau. Vous pourrez sans inconvénient choisir un coloris clair, car la housse se lavera facilement. Faites-la de préférence bordée d'un haut volant froncé que vous terminerez d'un galon assorti au dessin ou aux raies; les rideaux se font en coton blanc mat à raies brillantes et bordés d'une petite frange.

Un abat-jour en organdi de coton ne sera pas plus onéreux, si vous le faites vous-mêmes, qu'un abat-jour de papier acheté tout fait.

Des serviettes de table en coton à pois, bordées d'un feston assorti aux pois.

Votre fauteuil recouvert de la housse épouvanterait votre grand'mère, une housse au temps jadis devait simplement protéger de la poussière et des mites, mais maintenant, au contraire, la housse fait partie de la décoration la plus en vogue.

Jaquette en lainage rayé noir, gris, bordeaux et blanc, sur jupe unie noir.
PATOU.
(*Photo Dorvyne.*)

Un tailleur dont nous ne nous lasserons jamais, il est en lainage marine rayé de petites raies de couleur.
CARVEN. (*Photo Dorvyne.*)

Bon Appétit !

QUELQUES CONSEILS CULINAIRES

Faites caraméliser 40 gr. de sucre cristallisé; jetez le lait (4 décilitres) bouillant dessus; remuez pour faire fondre le sucre. Le mélange prend exactement la teinte du café au lait et le goût un peu amer du caramel ajoute à l'illusion. L'enfant est ravi. Vous aussi, le café étant un excitant dangereux pour les petits.

◆◆

Pour conserver les haricots verts très verts, mettre une pincée de bicarbonate de soude lorsque l'eau bout et ne pas mettre de couvercle pendant la cuisson des haricots.

Ne jetez pas vos croûtes de pain; mettez-les à dessécher au four sans les laisser brûler.

Lorsqu'elles seront absolument sèches, posez-les sur un torchon et écrasez-les finement au pilon; récoltez dans une boîte en fer. Vous aurez une chapelure de première qualité que vous pouvez renouveler souvent.

◆◆

Si un plat, légumes, viande, pâtes ou autre se trouve trop salé au moment de servir, plongez et laissez émerger 25 secondes un morceau de sucre. Retirez. L'excès de sel sera absorbé par le sucre.

SAINTE-ZITE.

© Archivos Estatales, mecd.es

LE RACISME EN ITALIE

(Suite de la page 4).

A cette confusion dangereuse, il fallait remédier au plus tôt : fixer une doctrine et ne pas laisser de trop enthousiastes zélateurs compromettre une si belle cause. La revue « Difesa della Razza » va en être chargée. Là, rien ne sera dit qu'orthodoxe. Le premier numéro montre la voie à suivre : on s'y occupe en somme assez peu du « concept biologique », mais on y affirme que « les Juifs sont un élément de dégénérescence pour la société humaine, que les Juifs se trouvent fort à l'aise dans le système français, que de Madrid à Moscou, du Caire à New-York, dans tous les territoires issus des idéologies de la Révolution Française, on rencontre les Juifs ». Le septième point proclamait que la persécution n'avait aucune origine philosophique ou religieuse. Ce septième point se montre inutilisable, on l'abandonne. Le ministre secrétaire du parti a assigné à l'Institut National de Culture fasciste le soin d'établir une doctrine qui n'offre pas de piège à chaque pas : il lui faut rechercher les caractères typiques et permanents de la race italienne, étudier les moyens de défense de la race, développer la conscience du problème en fonction de l'autarcie spirituelle de la nation, étudier le problème israélite dans le monde et en Italie.

Mais si la théorie reste confuse, on n'a pas attendu sa mise au point pour commencer les persécutions : « A dater de l'année scolaire 1938-1939, l'admission des élèves juifs étrangers demeurant en Italie est interdite dans les écoles. »

Le professeur Roberto Almagia, géographe, dont les livres faisaient autorité, a reçu avis de ne pas se présenter au Congrès International de Géographie. Le musicien Pontecarvo a été brutalement licencié. Les dirigeants des Syndicats fascistes de Rome ont interdit aux propriétaires juifs de deux importantes merceries de faire de la publicité dans les journaux fascistes. Dans certaines écoles, de jeunes fascistes essaient de soulever leurs camarades contre les Juifs au cri de : « Vous n'êtes pas des Italiens. » La police a fait enlever de toutes les vitrines de libraires les livres d'écrivains juifs étrangers. Enfin, l'on demande déjà l'interdiction des mariages mixtes, « pour la défense de la famille et de la race ».

Tout cela est un commencement. Tout cela indique une tendance. A quand les livres brûlés, les Juifs soumis aux pires humiliations, aux pires tortures ? Déjà on justifie les exécutions de Vienne, on les encourage. Est-ce que bientôt on les imitera ?

Une grande voix s'est élevée. C'est une tradition de l'Eglise Catholique que la défense des Juifs. Déjà, au XIII[e] siècle, Innocent IV disculpait les Juifs du soi-disant meurtre rituel. Aujourd'hui, le pape rappelle que le nationalisme exagéré « précisément parce qu'il n'est pas chrétien, finit par n'être plus même humain ». Une circulaire ecclésiastique a été envoyée à toutes les paroisses romaines : « Pour les chrétiens, l'homme a une valeur, non seulement parce qu'il est grand et blond, fort ou beau, mais pour la noblesse de son âme. La nouvelle religion du sang ne peut que servir la haine, la guerre et la persécution. » « Catholique, a-t-il dit encore, veut dire universel et n'implique ni racisme, ni nationalisme ni séparatisme. » Les protestants italiens, dans leur journal « La Luce », se sont également proclamés antiracistes. Aussi le « Régime Fascista » déclare-t-il qu'il faut maintenant, eux aussi, les suivre d'un peu plus près.

Et il y a tous ceux qui se taisent, l'immense foule des silencieux qui attendent et qui espèrent, et qui ferment les oreilles aux vociférations du « Duce ». Tout cela donne encore espoir en l'homme.

Edith THOMAS.

DÉFENSE DE LA PAIX

Pour aider à la défense de l'**Espagne** et la **Chine** ouvertement attaquées par le fascisme, il faut se documenter à fond sur les problèmes posés par ces conflits.

SUR L'ESPAGNE

Ramon J. SENDER
CONTRE-ATTAQUE EN ESPAGNE
« Le Feu » espagnol..... 25 »

LE ROMANCERO DE LA GUERRE CIVILE
Poèmes présentés par Georges PILLEMENT ..... 12 »

Louis PARROT
PANORAMA DE LA CULTURE ESPAGNOLE
Un ouvrage capital pour la connaissance de l'Espagne.. 15 »

C. M. ARCONADA
LE PARTAGE DES TERRES
Un des chefs-d'œuvre de la jeune littérature espagnole.. 15 »

Jean CASSOU
CERVANTES
La vraie figure de don Quichotte .. .. 15 »

J.-Richard BLOCH
ESPAGNE, ESPAGNE !
L'ouvrage sur la rébellion qui obtint le plus fort tirage.. 12 »

Juan VICENS
L'ESPAGNE VIVANTE
Un peuple à la conquête de la culture ..... 12 »

Simone TERY
FRONT DE LA LIBERTE
1937-1938 ..... **sous presse**

SUR L'EXTRÊME-ORIENT

H. CHASSAGNE
LE JAPON CONTRE LE MONDE
Indispensable pour comprendre le conflit sino-japonais .... 18 »

N. TOKOUNAGA
LE QUARTIER SANS SOLEIL
L'enfer dans lequel vit le prolétariat japonais ..... 12 »

Agnès SMEDLEY
LA CHINE ROUGE EN MARCHE
Une épopée de partisans ..... 18 »

P. PAVLENKO
LA CITE DANS LA TAIGA
Le roman sur l'agression chinoise qui obtint le plus fort tirage en U.R.S.S. ..... 18 »

EDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
24, rue Racine, PARIS (6e)

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

"BON DIMANCHE"

Aller et retour
A PRIX TRES REDUITS

VALABLES dimanches et jours fériés DELIVRES toute l'année.

- **DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine**
- **POUR toutes les gares situées dans un rayon de** 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8 à 30 fr. en 3e classe
de 12 à 40 fr. en 2e classe
ENFANTS DE 4 A 10 ANS MOITIE DE CES PRIX
LE RETOUR est possible D'UNE GARE QUELCONQUE

- **de la zone d'arrivée**
- **d'une zone plus rapprochée**
- **ou d'une zone plus éloignée.**

(moyennant supplément)

Demandez
Les Documents spéciaux
sur les billets « BON DIMANCHE » dans les gares et agences de la
SOCIETE NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.

COMPAGNIE AIR FRANCE
COURRIER POUR L'A.O.F. ET L'AMERIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du courrier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner dans leurs bureaux de postes habituels.

Une GARANTIE DE 5 ANS contre tous vices de fabrication, vous la trouverez à
LA MAISON DU VELO
La plus Grande Vente Parisienne
Demandez le Catalogue gratuit au constructeur-spécialiste des **Cycles marque HENRY : Henri BINET, 6, rue Emile-Gilbert, Paris-12e.**

POUR VOUS

regards-tourisme

organise des vacances économiques et agréables.

Dites-le à vos amis, vous leur rendrez service !

Venez nous voir ou écrivez-nous à
« Regards-Tourisme »
53, rue de Chabrol, Paris-Xe

MER Les belles plages	Séjours de 7 jours	14 jours	19 jours
Berck (P.-d.-C.)	336	616	801
Le Crotoy (Somme) ...	341	630	819
Fécamp (S.-Inf.)	340	624	811
Le Tréport (Seine-Inf.).	358	674	883
Deauville-Trouville	401	750	979
St-Pair-sur-Mer (Manche	386	676	865
Saint-Malo (I.-et-V.) ..	460	815	1.044
Dinard (I.-et-V.)	460	807	1.031
Erquy (Côtes-du-Nord)	467	795	1.008
St-Georges-de-Didonne (Royan)	462	763	957
Biarritz (B.-P.)	574	906	1.074
Banyuls (P.-O.)	599	901	1.052
Argelès-s.-Mer (P.-O.) .	595	897	1.047
Nice (A.-M.)	622	929	1.075
Nice (en autocar, 2 étap.	800	1.070	1.340
Menton (A.-M.)	631	938	1.084
LA MONTAGNE Les grands centres touristiques.			
Chamonix (H.-S.)	569	911	1.084
Chanay (Ain)	466	759	947
Font-Romeu (P.-O.) ...	626	929	1.079
Strasbourg (B.-R.)	525	909	1.160
Vichy (Allier)	445	781	999

Cinquante autres centres ont été étudiés pour vous.

Les prix indiqués comprennent : Le Voyage en chemin de fer, le Séjour complet (Chambre et repas); la Boisson (1/2 bouteille par personne et par repas); Taxe et transferts. Réductions importantes sur les excursions locales

Renseignements et inscriptions à REGARDS-TOURISME, 53, rue de Chabrol, Paris (10e).

be **BUREAU D'ÉDITIONS**
31, Bd Magenta, PARIS-Xe
Chèques Postaux : Paris 943-47

VIENT DE PARAITRE :

LES CONGÉS PAYÉS
par C. LEDERMAN
Avocat stagiaire à la Cour d'Appel de Paris

La loi du 20 juin 1936.
Les congés payés dans l'agriculture; dans les ports et docks; dans les industries du bâtiment et des travaux publics; dans les entreprises de manutention et de transport; pour le personnel des services domestiques.

Une brochure documentée et commode au prix de..... 2 fr.
qui inaugure la collection des Guides pratiques de Droit ouvrier.

regards

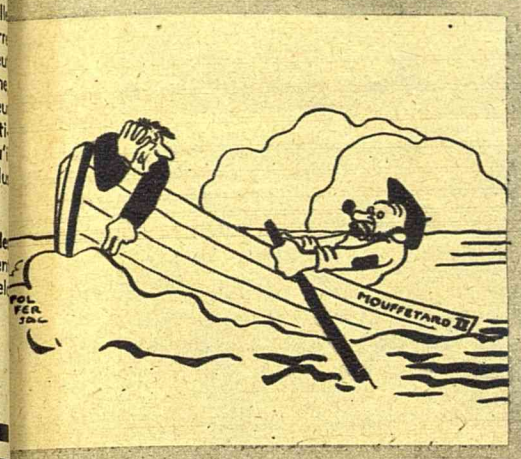
ABONNEMENTS
FRANCE & COLONIES
3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr. Un an : 58 fr.
Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.
Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X[e]
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54

© Archivos Estatales, mecd.es

HUMOUR

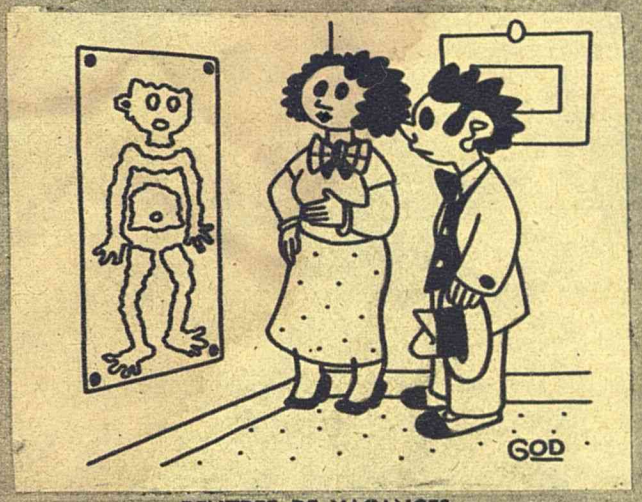


J'aurais jamais cru que les Parisiens étaient tellement partisans du retour à la terre !

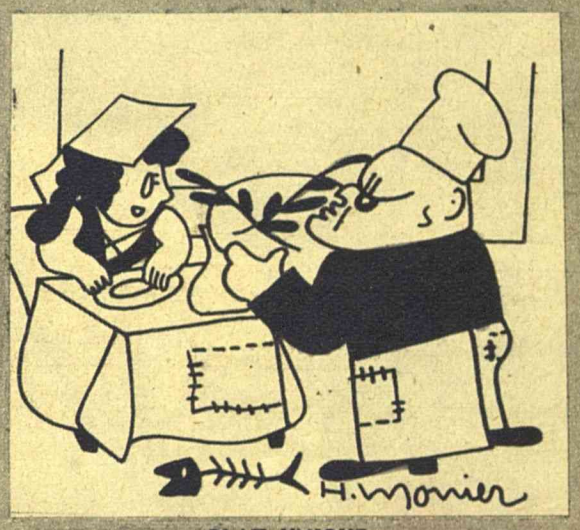
— Quelle veine qu'il soit Juif !
— ... ???
— Autrement, je devrais lui rendre les 3.000 marks que je lui dois.

RENTREE
— Alors, mes pauvres amis, vous en étiez aussi de ces malheureux congés obligatoires ?

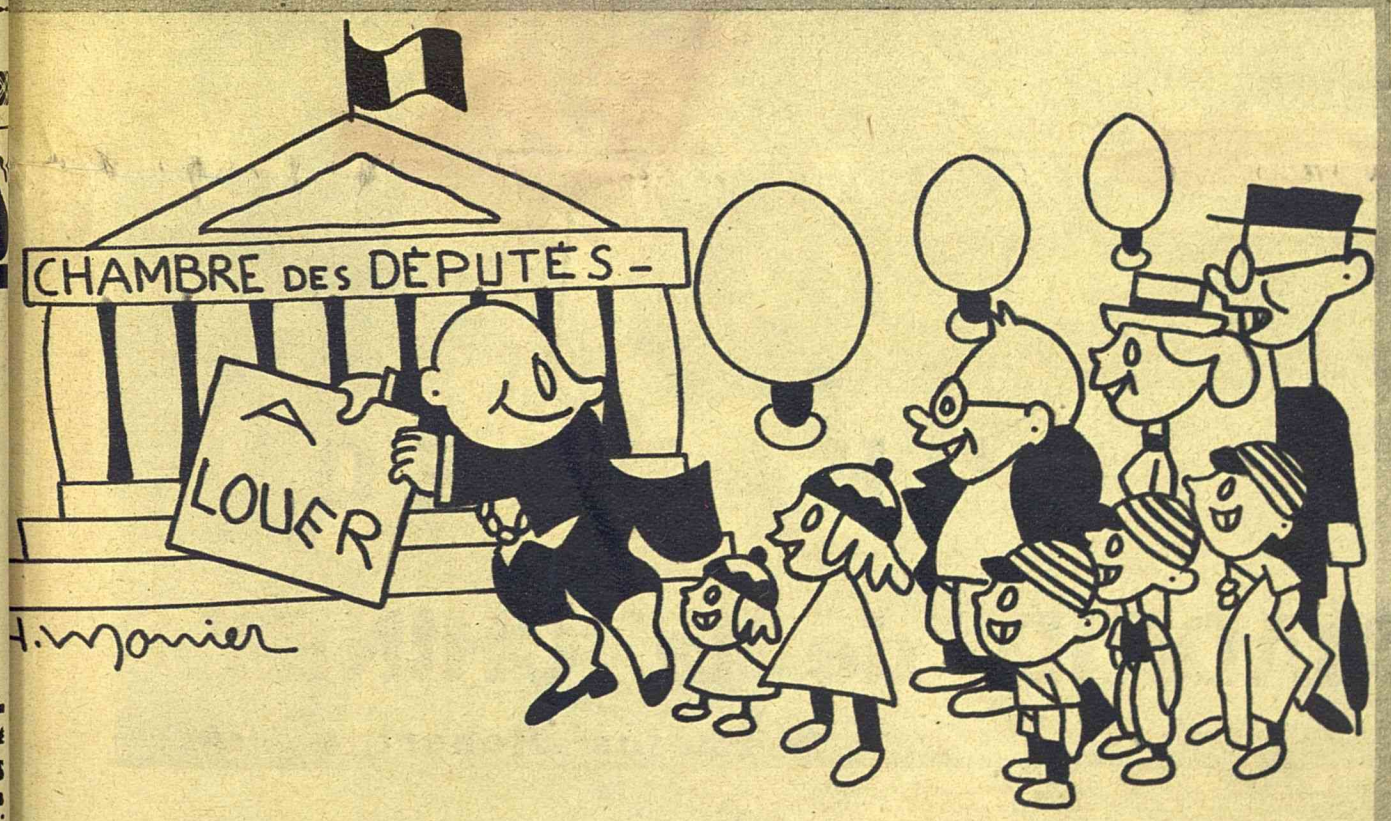
— Tu voudrais être millionnaire, toi ?
— Oui, ne serait-ce que pour voir cet unique bouton-ci, en face de cette unique boutonnière-là !...



RENTREE DE VACANCES
— Que représentent ces lambeaux de peau ?
— C'est un souvenir de mon premier coup de soleil.



PLAT UNIQUE
— Encore des lauriers ? Vous n'avez rien de plus consistant ?



Ladies and gentlemen ! Il nous reste encore une belle chambre pour six cents personnes.

CHOSES D'ESPAGNE
— Là, un volontaire étranger à évacuer !...

Le Gérant: Saint-Dizier. Travail exécuté au tarif syndical par des ouvriers syndiqués. Printed in France. Imprimerie Maréchal, Paris.

© Archivos Estatales, mecd.es

N° 24

regards

1Fr.50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

"HANKEOU sera le MADRID de la CHINE"

Photos Robert CAPA

© Archivos Estatales, mecd.es